Jean-Paul Desbiens (1927-2006)
Alias Le Frère Untel
Professeur de philosophie
(1965)

Sous le soleil de la pitié

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
Professeure retraitée du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure de soins infirmiers retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi,

Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Jean-Paul Desbiens (alias Le Frère untel)

Sous le soleil de la pitié

Montréal: Les Éditions du Jour, 1965, 122 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 20 janvier 2005, par l'auteur de diffuser toutes ses publications.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 27 juillet 2006 et entièrement revue et corrigée par M. Gérard Chagnon, le 26 août 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Jean-Paul Desbiens (1965)

Sous le soleil de la pitié

Montréal: Les Éditions du Jour, 1965, 122 pp.

Le deuxième livre
de l’auteur des
“insolences”.

Table des matières

Dédicace

I

II

DÉDICACES

À Gilles VIGNEAULT
par qui nos racines chantent

À Laura et Jacques TREMBLAY

[Retour à la table des matières](#)

« C'est peu de chose de n'être que soi, et j'ai horreur de l'anecdote. J'ai longtemps résisté au désir, au besoin que j'avais d'écrire ce journal. Je craignais jusqu'au semblant d'orgueil qu'il y a dans des « confessions ». Mais une assez longue pratique des livres des autres m'a convaincu que nous n'avions guère qu'une chose à dire, et c'est nous-mêmes. Nous faisons mille simagrées, mille grimaces pour paraître dire autre chose. C'est vainement. Nos écrits ne se relèvent qu'alors que notre voix se laisse reconnaître. Chacun ne fait jamais que porter témoignage. »

(Jean Guéhenno, *Journal d'un homme de 40 ans*, p. 12 LP)

[Retour à la table des matières](#)

I

« On peut le certifier d'avance : celui qui répondra le mieux aux besoins de son époque sera quelqu'un qui n'aura pas cherché d'abord à y répondre. C'est ce qu'on trouve au fond de soi, pour soi, qui a chance de devenir pour d'autres, le remède topique et l'aliment essentiel. »
(Henri de Lubac, Nouveaux Paradoxes)

[Retour à la table des matières](#)

Je veux bien être un peu naïf. Il faut l'être pour écrire. Je tiens quand même à expliquer soigneusement pourquoi je me mettrai en scène dans ce livre. Je pars de l'idée que l'homme intéresse l'homme. « Tout nous vient des êtres », écrit Montherlant, et par « êtres », il entend les êtres humains. Non seulement l'homme intéresse l'homme, mais seul l'homme intéresse l'homme. Voyageant seul en Europe, j'ai mesuré comme j'avais besoin de parler pour que prennent forme ma joie, mon émerveillement ou ma gravité. Une capitale, deux capitales, le Forum, la tour Eiffel, le Colisée, les Alpes, une cathédrale, deux musées, cela ne nourrit pas son homme. En tout cas, pas moi. Je me souviens qu'à Paris, après avoir vu *Hiroshima, mon amour*, j'éprouvai un tel besoin de parler à quelqu'un, que je m'adressai à une pure inconnue, sans succès, d'ailleurs : c'était l'été 1961, été où l'O.A.S. fut

particulièrement active, et les Parisiens étaient méfiants. Je dus rester avec mon nœud dans la gorge.

Je suis maintenant au milieu de ma vie, et bien content d'y être. Les circonstances ont fait que j'ai été mêlé à une aventure immense : la débâcle d'une nation. J'emploie débâcle au sens physique du terme, comme on dit : la débâcle de la Chaudière. Aussi bien prévenir le lecteur tout de suite : j'aurai souvent l'occasion, dans ce récit, de m'appesantir sur les mots. C'est une manie dont je ne cherche pas à m'affranchir. Professeur, je veux être compris. Or, il n'est jamais assuré qu'on le soit d'emblée, même si l'on emploie les mots les plus simples. Les mots sont presque toujours embués. Il faut les frotter, comme on se frotte les yeux, pour mieux voir. Valéry a bien dit « qu'il faut se frotter les yeux de l'esprit que sont les mots ». L'attention aux mots est en définitive le seul moyen d'éviter le verbalisme.

Après avoir été, non la cause, mais l'occasion, parmi d'autres, de la débâcle du Québec, je fus condamné au rôle de témoin lointain et silencieux. Si l'impatience pouvait s'accumuler comme l'eau derrière une écluse, je me serais rompu, car je tendais de toutes mes forces à cette forme d'action, que j'avais essayée à tâtons et qui avait réussi. Voilà bientôt quatre ans que je n'ai rien dit, car je compte pour rien les quelques paragraphes que l'on m'a arrachés ici et là.

Je reprends la parole aujourd'hui et ce n'est pas facile. Quoi dire ? Comment ne pas décevoir quand on est devenu un mythe et que l'on veut encore parler ? Il ne dépend pas de moi de ne point décevoir. Au pays de la confusion, les vrais explorateurs, ce sont les hommes lucides, et les hommes lucides peuvent être assurés de déplaire à beaucoup de monde en disant ce qu'ils voient. Voilà pourquoi, ils doivent être courageux. Et comme il y aura de leurs amis parmi ceux qu'ils décevront, ils doivent aussi s'armer de douceur.

Ma responsabilité, c'est d'être honnête, et la seule façon de rester honnête, c'est de m'en tenir à la règle, de parler seulement de ce que je connais par expérience personnelle. On est fort si l'on parle de ce qu'on a vécu. Parlant d'enseignement, en 1960, je résolvais dans mon expérience personnelle de l'enseignement, qui n'était pas longue, mais qui avait été intense. M'adressant de nouveau aux Canadiens français,

et désirant être utile, je décide de raconter ma vie. Mais quelle peut être l'utilité de cette confession ?

*
* *

« Incontinence sentimentale : ceux qui font tout leur coeur sous eux. »
(Marie Noël)

Mais avant même de m'inquiéter de l'utilité de mon entreprise, ne dois-je pas me demander si elle est décente ?

Pascal a dit que « le moi est haïssable », et je ne passe pas facilement par-dessus une remarque de Pascal. Mais justement, ce même Pascal qui a dit que le moi est haïssable, il ne nous est jamais plus fraternel, jamais plus proche, par-dessus trois siècles, que lorsqu'il nous parle de son moi. Le Pascal qui nous rejoint, encore tout chaud, dans une chambre d'Alma ou de Fribourg, c'est le Pascal qui dit : je. « Je ne veux pas qu'on m'aime ! » Le Pascal de la nuit de feu. Il n'y a que l'homme pour l'homme. Platon a fait passer toutes ses idées par la bouche ironique et bavarde de Socrate, un autre de ces hommes qu'on s'imagine connaître comme on connaît un ami.

J'écirai donc ce livre sans me ménager de retraite, ou en tout cas, en indiquant expressément celles que je voudrai nie réserver. J'écirai à découvert. Certes, j'y trouve ma joie, une joie de jeune chien qui s'ébroue dans les mots et qui s'en jette partout, comme de la neige. Pourtant, j'ai dû surmonter certaine hésitation. Faut-il dire pudeur ? Mais une fois encore je plonge. Pourquoi ? Clairement, je ne le sais pas. Nous avons tous l'expérience de certains gestes que nous avons posés sans savoir si nous devions les poser ou les omettre. Cette confiance à un ami, dont nous nous sommes demandé longtemps si nous la ferions. Cette démarche envers un inconnu, que nous avons remise en question jusqu'au moment de l'achever. Qu'est-ce qui nous poussait ? Faut-il parler d'amour ? Mon amour pèse sur ma vie ; c'est

toujours lui qui fait obscurément basculer mes décisions. Je le sais après coup.

J'écris ce livre pour un inconnu qui me lira dans un train. On ne sait jamais ce qui nous attend, ni qui nous attend : quel homme, quelle femme, nous attend gravement quelque part dans l'avenir, pour nous demander des nouvelles de Jésus-Christ. Est-il vrai que le Christ est vivant ? Est-il vrai que Dieu est fidèle ? La question est de savoir si j'ai mérité par assez de solitude l'immense joie de pouvoir être fraternel et secourable comme d'autres le furent pour moi. J'ai toujours rêvé d'un inconnu qui me lirait dans un train, qui se reconnaîtrait dans ce que j'écris et qui en serait aidé à vivre un peu plus avant. On ne sait jamais pour qui on écrit. On jette son âme dans un livre comme une pierre dans un puits. Mais je sais de science certaine que tout homme recoupe tout homme. Ce que j'ai vécu, ce que j'ai assumé, un autre doit le vivre et l'assumer à sa façon. Je veux qu'un homme dise, parce qu'il aura lu ce livre : « S'il est passé, je passerai bien moi aussi. » Exactement comme nous disions à l'hôpital : « Si celui-ci et celui-là ont passé l'opération, ça veut dire que l'opération se passe par du monde. » Avant un examen, on aime savoir comment ceux qui sont passés avant nous s'en sont tirés.

Je ne réussis pas à expliciter davantage le poids qui a pesé sur ma décision d'écrire ce livre. Je veux toujours parler à des hommes. Il n'y a que les hommes. Dans la plus belle ville du monde, Rome, Paris, par une splendide journée, vous êtes seul. Vous glissez à la surface des choses. Vous êtes noué. Personne à qui parler, c'est l'enfer. Il n'y a que les hommes. J'ai un terrible besoin de parler à des hommes, mais je ne veux pas parler pour parler ; je veux être utile. Où est mon message ? je n'ai pas de message. J'ai seulement à dire comment « j'ai trouvé ça » de vivre par ici. Ma prétention, mon unique prétention, c'est que l'homme compte pour l'homme. Il n'y a que les hommes.

La littérature est le miroir dans lequel un peuple peut se contempler. Un peuple sans littérature serait encore plus aveugle que muet. Un peuple a besoin de littérature pour se démêler, pour se peigner l'âme. Mais la littérature est aussi médiation : c'est à travers elle que les valeurs collectives prennent corps. La conscience d'un peuple cristallise dans sa littérature. Notre littérature ne nous propose pas grand-

chose. Je ne veux pas être injuste et je ne pense pas que la littérature commence avec moi. Je sais, et je ne dis pas cela parce qu'il faut le dire selon le savoir-vivre académique, que des écrivains considérables, plus cultivés et plus profonds que moi, ont déjà écrit des oeuvres qui dorment encore du sommeil des germes. Je ne parle ici que de cette portion de notre littérature qui dès maintenant atteint la masse. Séraphin et Tit-Coq, voilà sans doute les deux images de nous-mêmes où nous nous mirons depuis une génération, pour notre damnation. Le Survenant aurait pu nous fournir une image autrement plus riche, mais le Survenant ne fait pas le poids, dans la conscience populaire, à côté de Séraphin. Quant aux personnages de Gabrielle Roy, ils sont l'image de notre échec. Son Alexandre Chênevert, je le connais bien, mais je n'aime pas le regarder : j'ai peur de lui ressembler, pauvre grand homme raté et qui meurt en s'étonnant que l'aumônier de l'hôpital où il agonise ne soit pas davantage l'allié des hommes contre Dieu, et un peu moins l'allié de Dieu contre les hommes. Je pense ici à Moïse, argumentant avec Dieu, et préférant être rayé du livre des vivants plutôt que d'abandonner son peuple. Et Dieu a bien aimé cette « résistance » de son serviteur. N'étant point créateur de héros ou de démons, je dois renoncer à ce qu'on appelle communément la littérature. Dans *Liberté*, André Belleau terminait une recension des *Insolences* en disant : « ce n'est pas de la littérature, mais ça la prépare ». J'ai bien peur que cette fois-ci, encore, ce ne soit pas de la littérature. N'importe ! Je ne cherche pas à me situer dans la littérature canadienne-française. Je ne suis pas un littéraire. Je vise trop l'utile et l'immédiat pour prétendre au titre d'écrivain. Mettons que je suis un journaliste qui écrit une longue lettre à tout le monde. En attendant le plein salaire de littérature qui permettra aux Canadiens français d'acheter leur image, j'offre un acompte et je tire cet acompte sur ma vie. L'image que je propose, c'est celle du Canadien français typique, parti de loin, soumis à une éducation erratique, mais parvenu quand même à la vie. Je veux qu'on puisse dire : Hé ! ce qu'il a fait, je peux le faire ; ce qu'il a traversé, je peux le traverser. Je charrie peut-être en croyant que j'ai traversé beaucoup de choses. Enfin, vous jugerez. Mais pourquoi tant chercher : je veux peut-être tout simplement prouver le mouvement par la marche ; m'exprimer jusqu'à paraître impudique pour bien montrer que c'est faisable, s'exprimer.

Je me rends compte que ma prétention est ou bien insoutenable ou bien ridicule. Je cours le risque de faire sourire. Et d'abord, croyez-vous que j'écrirais si j'avais l'impression d'être manqué ? J'ai lu Nietzsche, comme tout le monde. « Je ne permets qu'à ceux qui sont réussis de philosopher sur la vie ». À ceux qui trouveraient intolérable la prétention que j'affiche ici, je dis de patienter un peu : je suis résolu à livrer sans réticence une histoire qu'un prétentieux ne livrerait pas.

À supposer que l'on accepte comme principe l'aphorisme de Nietzsche, toute la question est de savoir ce que c'est qu'être réussi. J'insiste : Nietzsche ne dit pas : ceux qui *ont* réussi, mais : ceux qui *sont* réussis. Mais qu'est-ce qu'être réussi ? Cela veut-il dire : être heureux ? En santé ? Cultivé ? Libre ? Écartons l'idée de bonheur. Il faut attendre qu'un homme soit mort, rapporte Aristote, avant de dire qu'il est heureux. Quant à la culture, le cas est clair : on peut être cultivé et manqué, du moins si on prend le terme culture selon son acception courante. Quant à la santé, il faut distinguer : la santé physique est la condition presque nécessaire de la réussite dont je parle ici. Et pourtant, elle n'est pas absolument nécessaire. J'aurai l'occasion de revenir sur ce point. Pour l'instant, je me contente de dire qu'être réussi, c'est avoir surmonté les obstacles sociaux qui s'appellent pauvreté, maladie, ignorance, et ces trois choses n'en font qu'une ; ou intérieurs à soi-même qui s'appellent éducation erratique, bêtise, névrose, et ces trois choses n'en font qu'une aussi. Mais il est temps que je m'explique, i.e., selon l'étymologie, que je me déplie, que je me repasse, comme on repasse une chemise à la buanderie. Disons que je repasse ma vie. Kafka, lui, dans son journal, s'inquiétait de savoir ce qui arriverait si on décidait de repasser la Suisse.

« Notre capacité de bonheur dépend d'un certain équilibre entre ce que nous a refusé notre enfance et ce qu'elle nous a concédé. Tout à fait sevrés, tout à fait comblés, nous sommes perdus. »

(Sartre)

Je suis né deuxième enfant d'une famille qui devait en compter cinq. Mon père est né à Laterrière, mais il fut élevé à St-André-de-l'Épouvante ¹. Ma mère est née à Boston, d'une famille canadienne-française, émigrée là au temps de la grande hémorragie. Orpheline à 9 ans, elle dut abandonner l'école et tenir maison. A 19 ans, à la mort de son père, la famille se dispersa. Elle trouva refuge chez un oncle à Hébertville, puis à St-Jérôme, chez un autre oncle, que nous avons toujours appelé « son oncle » et oui était un personnage extraordinaire. Nous disions « son oncle », au lieu de « mon oncle ». S'adressant à ma mère, mon père disait : « sa mère » ; inversement, ma mère disait : « son père ». Jean Lemoyne a déjà analysé ce fait de langage dans un vieux numéro de *Cité Libre*. Je fus fort surpris quand j'appris, en classe, qu'il fallait dire : mon oncle et non pas son oncle. Cet « oncle », donc, avait défriché deux terres à lui seul. C'était un géant de six pieds, fort en gueule, d'esprit indépendant et passionné de politique. Il était abonné au *Devoir*. En 1919, il avait entrepris un voyage aux « vieux pays », comme nous disions. Il en avait ramené des centaines de cartes postales d'un type qu'on ne rencontre plus : l'image était re-

¹ *Épouvante* ici ne signifie pas terreur. -St-André est situé dans la vallée de la Métabetchouan. Un homme venant de Québec et visitant cette région, avait été frappé par son aspect grandiose. Ce devait être l'été. Il réussit à convaincre un certain nombre de ses concitoyens à venir s'y établir avec leur famille, en leur promettant mer et monts. On déchantait vite. Le bonhomme avait visiblement exagéré, il avait été extravagant. *Époouvante*, dans le langage de la région, signifie : extravagance, exagération. C'est ainsi que l'on dit : "partir à fine épouvante", Pour signifier : "à folle allure".

produite deux fois sur une même carte, de sorte qu'introduite dans la glissière d'un stéréoscope, elle apparaissait en relief. Enfant, j'ai passé des heures à regarder ces images, sans me douter que je verrais un jour les vieux pays.

Cette race d'hommes, il faudrait les chanter. C'étaient des seigneurs, et ils le savaient. « Où il y a du Boucard, il n'y a rien de croche », me disait l'autre jour le fils de mon parrain, lequel était lui-même le fils de « l'oncle » dont je parlais plus haut. Au Foyer de Saint-Jérôme, ma mère m'a présenté à un vieillard de Grande-Baie, un homme de 80 ans, qui désirait me voir depuis longtemps. Il mesure six bons pieds et il est encore droit comme une épinette. Il a pleuré en me voyant. Je lui disais : vous appartenez à une race de seigneurs. Il me répondit : « Oui, monsieur, on était des seigneurs ». Cette race d'hommes avait du courage et de l'humour, qui sont l'essence de l'aristocratie. Écoutez leur merveilleux langage. On m'a raconté le fait suivant : un petit homme malingre et « chaudette » agace depuis un bon moment un placide colosse. Le colosse est aussi patient que l'on veut, mais à la fin, il dit à l'ivrogne : « tu ne t'aperçois pas que tu es en train de jouer avec tes poignées de tombe ». Peut-on imaginer raccourci plus puissant et plus drôle tout ensemble ? Et le colosse ne savait même pas qu'il venait de frapper une médaille.

*
* *

Je suis né deux ans avant la Crise, qui fut tout de suite ressentie chez nous. Les plus clairs de mes souvenirs sont des souvenirs de pauvreté. D'assez bonne heure, je fus conscient de ce qui se passait autour de moi et des problèmes que l'on discutait. C'étaient des problèmes d'argent. La vulgarisation psychologique n'existait pas. Mes parents ignoraient qu'on ne doit pas « parler devant les enfants ». J'appris très tôt que nous manquions d'argent ; que mes parents avaient peur d'être « saisis ». À ce sujet, je convoque tout de suite un souvenir caractéristique : à l'école, j'apprenais la dactylographie. Mon père était aux chantiers. Je crus malin, pour lui faire connaître mes progrès de lui écrire une lettre dactylographiée. Il nous raconta ensuite l'inquié-

tude terrible que cette lettre lui causa. J'ai déjà dit qu'il ne savait pas lire. Il devait donc se faire lire ses lettres par quelqu'un d'autre. Il reçut ma lettre un matin, avant de partir bûcher. Personne ne se trouvait là qui pût lui lire la lettre. Il dut attendre jusqu'au soir. Et toute la journée, il crut que cette lettre était une lettre d'avocat, vu qu'elle était dactylographiée. Or une lettre d'avocat, cela signifiait une réclamation de paiement, avec menace de saisie légale. Et de toute façon, saisie ou pas, il fallait payer les honoraires de l'avocat. Une « lettre d'avocat », c'était, en soi, une catastrophe. Un fait comme celui-là en dit long déjà.

En ce temps-là, le boucher vendait de la viande de porte à porte. On achetait la viande au jour le jour, car les réfrigérateurs étaient pratiquement inconnus. La voiture du boucher, une petite voiture blanche, pour inspirer confiance, était réfrigérée à la glace naturelle, coupée au Lac pendant l'hiver, et entreposée dans des glacières isolées au bran de scie. Le boucher criait sa marchandise : porc frais, boeuf, volaille. Les femmes sortaient et allaient choisir leur morceau à la voiture. C'était pendant la Crise ; les hommes étaient presque tous chômeurs, surtout pendant l'été, car l'hiver, il y avait les chantiers. Beaucoup de familles vivaient sur « le secours direct ». Longtemps, cette expression fut pour moi nébuleuse et presque magique. On était ou on n'était pas « sur le secours direct ». Cela consistait en une prestation hebdomadaire, si j'ai bonne souvenance, qui variait selon l'importance de la famille et quelques autres mystérieuses considérations, où il entrait probablement un peu de « protection ». On dit aujourd'hui : patronage. Je crois me souvenir que nous retirions, nous, \$7.55 par semaine. On vivait, mais maigre. Assez souvent, j'allais retirer la prestation : c'est le secrétaire de la municipalité qui administrait les fonds. Je me présentais avec un mot de ma mère. Quelques fois, je n'obtenais rien : la caisse était vide ; d'autres fois, je revenais avec l'argent.

Ceux qui travaillaient régulièrement : les professionnels, les petits fonctionnaires, les employés de la voirie, constituaient automatiquement une classe supérieure, presque une classe de riches. Il y avait les chômeurs et les autres. Dans la rue de la Gare (nous disions : la rue de la Station), une femme avait refusé un morceau de viande en disant : « De la viande comme ça, c'est tout juste bon pour les chômeurs ». Son mari travaillait à la voirie. Sa remarque fit le tour du village. Je

me souviens de l'indignation de ma mère. Ma mère supportait, mais n'acceptait pas. L'injustice, c'était l'injustice. Elle était de la race des loups maigres : réduit, mais le regard qui ne se rend pas. J'enjambe les années et je bloque un souvenir à celui qui précède. C'était pendant la guerre. Pour activer l'enrôlement des volontaires, des pelotons de soldats d'élite parcouraient les villages pour montrer comme ça peut être impressionnants, des soldats bien rodés. St-Jérôme eut son tour. Le peloton exécuta quelques mouvements devant l'église, puis défila dans la grand-rue. Les gens, sur les galeries, regardaient passer les militaires. Juste devant chez nous, se trouvait la maison des X, les gens les plus riches du village à l'époque. Madame, qui était une parfaite bourgeoise, était pâmée d'admiration : elle disait bravo ! bravo ! Ma mère lui cria, de bord à bord de la rue : « On voit bien que vous n'avez personne en âge d'aller à la guerre ». Chez nous, non plus, il n'y avait personne en âge d'aller à la guerre. Justement : la dignité exigeait que l'on n'admirât point trop fort la mécanique militaire si on n'était pas disposé à y engager sa chair. Telle était ma mère.

Quand mon grand-père paternel mourut, mon père travaillait à la construction d'une toute à quelque 50 milles du village. Il ne revenait à la maison que le samedi soir. Son père était très vieux : il avait 92 ans. Un homme de cet âge peut partir n'importe quand. Depuis un certain temps, on commençait à envisager cette éventualité. Il mourut un début de semaine. Aucun moyen d'avertir mon père. Pour aller le chercher, il eût fallu louer un taxi ; c'était une semaine de salaire qui y passait. Ma mère décida d'aller seule « veiller au corps » et assister aux funérailles, à St-André. Le samedi suivant, elle apprit la nouvelle à mon père. Il ne dit pas grand-chose. Sans doute quelque chose comme : « tu as fait pour le mieux ». Quelqu'un sourit, et on croit qu'il est heureux ; quelqu'un ne dit rien, et on croit qu'il ne souffre pas trop.

J'ai dé jà dit que j'avais fait une partie de mes devoirs d'écolier à la lumière d'une lampe à pétrole. À deux ou trois reprises, la compagnie Saguenay Power nous coupa l'électricité parce que nos arrérages

étaient trop élevés. L'électricien venait et coupait les fils d'entrée. Il ne restait plus que deux moignons fichés au mur extérieur de la maison, entourés de ruban gommé. C'était une forme d'inconfort ; c'était surtout une humiliation. Les gens disaient : « Tiens, on a coupé l'électricité chez les Desbiens ». Objectivement, vivre sans électricité, ce n'est pas un drame. Les seigneurs du Moyen âge n'avaient pas l'électricité : ils étaient quand même les seigneurs. Mais dans un village où tout le monde a l'électricité, si vous ne l'avez pas, vous êtes déclassés.

Un hiver, ma mère se résigna à me confectionner un pantalon de semaine à même une couverture de laine de son trousseau de mariage. On sait que les femmes de cette génération apportaient avec elles un trousseau bien garni, auquel elles ne touchaient guère par la suite : c'était toujours pour plus tard. Je crois me souvenir qu'il en avait coûté à ma mère de « briser » son trousseau, comme elle disait. Je me souviens fort bien, en tout cas, que j'avais honte, moi, de porter ce pantalon, non qu'il fût mal fait, mais parce que j'en connaissais la provenance insolite et que je m'imaginais que tout le monde en savait autant. La pauvreté, vécue à cet âge, est cousue de ces petites humiliations.

Humiliation, insécurité, voilà le plus clair de la pauvreté. Tel était mon sentiment d'insécurité que je l'étendais à tout. Un exemple : ma mère m'avait dit un jour que les boutons de chemise provenaient de l'ivoire des défenses d'éléphants. Je me mis ensuite à penser qu'un jour il n'y aurait plus assez d'éléphants... Même sentiment, en classe, quand j'appris que l'Australie était le grand fournisseur mondial de laine. Je me disais qu'un jour il y aurait trop d'hommes et pas assez de moutons. Je souffrais vaguement de l'éventualité d'une disette en quelque domaine.

Il est dur d'être pauvre quand on ne sait pas pourquoi, quand on ne sait pas que les pauvres sont les portiers du Royaume, selon la forte expression de Bossuet, et que personne n'y entrera sans leur permission. Aujourd'hui, je ne suis plus pauvre. Dès qu'on est instruit, on n'est plus pauvre. Je cours le risque de faire une coquetterie de mon enfance pauvre ; je risque de porter ma pauvreté à la clavicule. Par état, je devrais être encore un pauvre, d'une autre sorte de pauvreté. Ma honte, c'est de n'avoir pas la cohérence de décider maintenant

d'être de nouveau un pauvre, comme le veut mon état quand il est pris au sérieux.

Il va de soi que nous n'avons jamais eu d'appareil de radio. Vers les années 35-40, une bonne moitié des familles possédaient un appareil de radio. À l'école, les camarades chantaient les chansons à la mode : c'était l'âge d'or de Tino Rossi : Marinella, Reginella, Tant qu'il y aura des étoiles, etc. J'aimais ces chansons ; je les aime encore. Nous eûmes pourtant un appareil pendant quelques jours. Les marchands, pour la réclame, consentaient parfois à installer un appareil gratuitement pour une semaine. Ma mère voulut profiter de l'aubaine. Quelle fête ! Mais il fallut rendre l'appareil.

*
* *

J'avais appris à aller à bicyclette. J'aimais passionnément ce sport, comme on aime ce dont on est privé. Pendant la première messe, le dimanche, les « jeunesses » des rangs, qui venaient à la messe en vélo, retiraient leur véhicule dans une cour non loin de chez nous. Il m'arrivait Parfois « d'emprunter » l'un ou l'autre pour la durée de la messe ; mais il fallait surveiller l'heure : autrement, on risquait de se faire botter le derrière. Il m'est arrivé de répondre à ceux qui demandaient pourquoi j'étais entré au juvénat : « parce que je n'avais pas de bicyclette ». La réponse a toujours paru bouffonne. Elle l'est à peine. Qui peut dire si j'aurais eu le courage de laisser ma bicyclette ? Les débuts sont fragiles et tiennent parfois à presque rien : une rencontre, un hasard, un commencement d'attachement. Moins une chose a d'avenir, plus elle s'impose ; mais les choses d'avenir commencent humblement, à la façon des germes.

L'hiver, les cultivateurs descendaient du bois de poêle au village. Quelques fois, ils livraient sur commande ; d'autres fois, ils offraient leur chargement de porte à porte. Une corde de bois pouvait coûter entre \$1.00 et \$2.00 : l'érable coûtait plus cher que le tremble. Chaque jour, plusieurs voyages de bois traversaient le village. Quelques morceaux de bois glissaient des voitures. Je les ramassais : deux ou trois

morceaux de bois, cela remplit le poêle pendant une heure. Le chauffage coûtait cher. Avoir ou n'avoir pas assez de bois pour traverser l'hiver, c'était un problème dont on commençait à parler à la maison dès octobre. Dans le plus creux de la Crise, nous ne pouvions même pas acheter toute une corde à la fois. Nous achetions le bois à la demi-corde. On ne chauffe pas une semaine avec une demi-corde. Un été, mon père profita de ce qu'il était chômeur pour aller couper son bois pour l'hiver chez un cultivateur de sa parenté. Il avait obtenu l'autorisation de couper les aulnes sans rien payer. Il en coupa pendant plusieurs semaines : on met du temps à faire une corde de bois avec des rondins de 2 à 3 pouces de diamètre. Puis il fallut descendre ce bois à la maison. Il emprunta la voiture et le cheval de mon parrain à la condition qu'il donnerait quelques journées de travail chez ce cultivateur pendant la récolte. Le travail était vraiment la seule monnaie d'échange de mon père. Il portait son trésor dans ses muscles.

Pendant toute cette période, nous vivions littéralement « à crédit ». Nous avions des comptes partout : chez le boucher, chez l'épicier, chez le cordonnier, à l'école, à l'église (où les bancs étaient loués), à la municipalité. À un moment donné, nos arrérages de taxes scolaires et municipales s'élevaient à \$800. Il y avait plusieurs années que nous n'avions rien pu payer. Le secrétaire de la municipalité nous avait avertis que la municipalité ferait vendre notre maison pour récupérer son dû. Mon père décida alors de vendre lui-même et de sauver ainsi quelque argent. Il avait acheté la maison au moment de son mariage. Maintenant, il fallait vendre. L'électricien en chef, un employé de la Saguenay Power, un homme donc qui n'avait jamais connu une heure de chômage, et cela suffisait à faire de lui non pas un homme riche, mais un homme à l'aise, se porta acquéreur. Il offrait \$1000. Nous vendîmes. Les taxes payées, il nous resta environ \$200. Nous étions riches pour quelques mois. Un loyer pouvait coûter à ce moment, 10 à 12 dollars par mois. Nous louâmes un appartement et payâmes six mois d'avance, pour être sûrs d'être à l'abri pendant quelque temps. Abandonner la maison où j'avais passé mon enfance me causait une tristesse profonde, mais qui n'était guère identifiée pour ce qu'elle était vraiment. On peut être malheureux sans savoir exactement pourquoi. À cette époque, je le fus.

J'ai dit que mon père fut assez souvent chômeur, Non qu'il refusât du travail : il acceptait n'importe quoi, à n'importe quel prix. Je me souviens qu'un printemps, il accepta de travailler sans toucher de salaire. L'épicier qui nous faisait crédit, ayant remarqué que mon père chômail, l'engagea pour scier du bois de poêle, mais en spécifiant que son salaire servirait à éteindre sa dette. Il lui donnerait \$0.75 par jour, à verser sur la dette. Pendant plusieurs jours, mon père scia du bois au petit « sciote », dans la cour de l'épicier. Par la fenêtre, nous pouvions le voir. C'était vers la fin mars. Une image me reste : il tombe une neige pourrie ; c'est à peine si l'on distingue la silhouette de mon père courbé sur son chevalet. L'homme qui engageait mon père, sans le payer directement, simplement pour éteindre une dette, était parmi les « gens en moyens » du village. En plus de son commerce, il possédait une terre dans le troisième rang. Certes, il était lui-même un rude travailleur, mais enfin, il possédait largement de quoi vivre. Il n'avait pas besoin de nos quelques dollars, en tout cas, pas de façon urgente. Je pense qu'il fut, à son niveau, aussi dur qu'il pouvait envers un pauvre qui vivait à côté de lui. À son niveau, il exploitait le pauvre autant qu'il pouvait. Il n'y a d'ailleurs pas d'autre manière de n'être point un pauvre soi-même. C'est comme à la guerre : tuer ou être tué. L'Écriture dit pourtant : « Tu n'exploiteras pas le salarié humble et pauvre ... Chaque jour, tu lui donneras son salaire ... car il est pauvre et il attend impatiemment ce salaire ». (Deut., 24, 14-16). Cette phrase ne sort pas de Marx, mais de la Sagesse éternelle. Quand, beaucoup plus tard, je lus la phrase de saint Jérôme : « *Omnis dives aut iniquus aut filius iniqui* » ², je n'eus pas besoin qu'on me fît un dessin pour comprendre et je n'étais pas disposé aux infinies nuances (« Oui, mais il y a les bons riches ! »). Il n'y a pas de bons riches, voilà ce que je pense. À quelques reprises, nous reçûmes la visite de l'huissier. Mais il n'y avait rien à saisir dans la maison : nous n'avions que les meubles nécessaires pour vivre et qui échappaient à la saisie légale. Quand ma famille emménagea à Desbiens, où mon père avait trouvé du travail au moulin à papier, nous connûmes pour la première fois ce que c'est qu'un travail régulier et un salaire fixe. La misère était presque finie. Pas tout à

² "Tout riche est voleur ou fils de voleur".

fait. Le boucher avait mis notre dette entre les mains de l'huissier. La dette était de \$8.92, mais il fallut payer \$92. en comptant les frais de l'huissier. Il paraît que c'est la loi, la justice, l'ordre. Heureusement qu'il y a les pauvres. Que deviendrait la loi sans les pauvres ? Les pauvres finissent toujours par suivre la loi, ou alors, c'est elle qui les suit de près : on est poursuivi en justice, comme dit le langage, courant lui aussi. L'histoire de la dette du boucher me fut contée, car à ce moment-là, j'étais déjà au juvénat. À la fin, pas un seul de nos créanciers ne perdit un sou avec nous : ça, mon père était fier de pouvoir le dire : « Parsonne a rien perdu avec moé ». Il ne se demandait pas si lui, il avait perdu avec les autres. Car enfin, est-il normal qu'un homme qui a travaillé toute sa vie, qui n'a jamais été malade, qui ne s'est jamais accordé de vacances, qui n'a jamais possédé autre chose qu'un toit et ses bras, finisse sa vie avec, pour toute ressource, une pension fédérale de vieillesse ? Qui a profité de la plus-value de son travail ? Cette race d'homme a été condamnée à vivre pour vivre. La pension de vieillesse est la seule retombée sur lui de la plus-value de sa vie. C'est quelque chose, je ne dis pas le contraire. Socialisme, capitalisme, doctrine sociale, j'ai mon critère pour les juger : les pauvres que je connais. Dès qu'une mesure se traduit, ou aurait pu se traduire, par un peu plus de sécurité ou de dignité pour des pauvres que je connais, elle a mon appui. Mes idées « sociales » commencent et se terminent à des pauvres que je connais ou dont je me souviens.

*
* *

Je cherche encore à savoir exactement pourquoi je raconte ces choses. Essayons d'y voir clair. On sait assez maintenant d'où je sors, de quelle lignée de pauvres et de silencieux. Dans les *Insolences*, j'écrivais : « Il est nécessaire que tout cela s'exprime maintenant. Et tout cela s'exprimera, sans colère, quoi qu'en pensent les timorés ; sans rancœur, quoi qu'en pensent les imbéciles. Il faut que tout cela s'exprime avec sérénité, ce qui ne veut pas dire mollement ». Je tiens parole. Il se trouve que j'ai le goût d'écrire. Dès lors, je me sens tenu d'exprimer ceux dont je suis. Je leur appartiens ; je suis la part d'eux-mêmes qui est parvenue à l'expression. Il faut sauver quelque chose de

cette immense patience. Nous ne sommes pas des bêtes pour accepter que le passé s'engloutisse sans laisser de trace. Je ne veux pas que ceux dont je suis, qui sont mes créanciers, demeurent à jamais anonymes et silencieux. « Tu mettras ça dans ton livre », me disait un Espagnol, après m'avoir raconté un fait de la guerre d'Espagne. Le pauvre, il ne veut pas que son indignation demeure à jamais muette. Job, lui aussi, disait : « Oh ! que je voudrais qu'on écrive mes paroles dans le roc avec un stylet. »

Je ne sauverai que bien peu de chose. De la vie de bûcheron, qui fut celle de mon père pendant longtemps (à 70 ans passés, il s'engageait encore comme gardien d'écluses ou comme homme de camp), et celle de milliers d'hommes du Lac, qu'est-ce que je sais ? Des bribes. Ils partaient à la Toussaint. C'était un rite. Les « jobbeurs » passaient de maison à maison et faisaient leurs propositions. Mon père était un « bon homme ». Cette expression dit tout : Oh ! il faudrait fixer ce langage, ce saint langage, que plus personne, bientôt, ne comprendra tout à fait. Quand on disait : Untel, c'est un bon homme, on voulait dire qu'il était un rude travailleur. Du point de vue du « jobbeur », un bon homme, c'était un homme qui rapportait.

Ma mère « greillait le pac-sac ». J'écris phonétiquement. « Greillait », c'est gréer, on sait d'où ça vient ; Pac-sac, c'est une corruption de back-sack. Ce sac contenait surtout des vêtements : l'homme partait pour longtemps, parfois 5 ou 6 mois. L'été que je partis pour l'Europe, il y eut une émission de TV consacrée au centenaire de la ville de La Tuque. En cours d'émission, on interviewa l'un des vétérans de la place, un « jobbeur », justement. Cet homme raconta qu'aux chantiers, pour l'époque dont il parlait, on prenait plus de soin d'un cheval que d'un homme. Mon père avait suivi l'émission. Il connaissait cet homme ; il avait noté lui aussi, la fameuse phrase sur les chevaux et les hommes. Les chevaux, ça ne se trouvait quand même pas comme ça, tandis que les hommes, il y en avait toujours plus qu'on n'en pouvait embaucher.

Un jour, c'était au mois de mars, en rentrant à la maison, je fus surpris d'y trouver mon père. Les chantiers n'étaient pas terminés. J'appris bientôt qu'il était blessé. Il avait roulé sous une bille pendant une manœuvre de transport et il était « éreinté ». Éreinté, c'était un de ces

mots aptes à désigner un grand nombre de maladies, depuis le vulgaire lumbago jusqu'à la fracture de vertèbres. Morfondu, était également un terme qui revenait souvent : il désignait un épuisement complet, une pleurésie, que sais-je. Un homme blessé, on le renvoyait chez lui sans autre formalité. Il n'y avait aucune forme d'assurance sociale. Ce printemps fut triste à mourir. Mon père se soignait comme il pouvait avec du liniment. Un soir, pendant que nous faisions la prière, (nous la faisions avant souper, pour économiser l'électricité), je sentis peser sur ma nuque le regard de mon père. Je me retournai : il pleurait silencieusement. Je feignis de n'avoir rien vu, écrasé de pitié et de honte tout à la fois. À quoi pensait-t-il ? Pourquoi pleurait-il, ce soir-là ?

Autant que je me souviene, je fus un écolier facile, craintif et quand même dissipé. Je n'aimais point trop l'école ; je n'ai jamais beaucoup étudié. Je réussissais assez bien parce que ma mère me poussait et qu'il n'était vraiment pas difficile de réussir. Je savais à peu près lire avant de commencer les classes ; j'avais appris en me passionnant pour les bandes illustrées du Soleil ou de l'Action, que ma mère m'apprit à déchiffrer. Dès cette époque, je préférais lire à jouer. Je dévorais tout ce que je pouvais trouver. La Fabrique avait créé une petite bibliothèque. Pour \$0.15, on pouvait en retirer deux ou quatre volumes par mois, je ne me souviens plus très bien. Je sais en tout cas que deux ou trois jours après avoir retiré mes deux volumes, j'avais déjà vu la fin de mon quota de lecture pour la quinzaine.

À la maison, il n'y avait aucun livre, sauf les manuels scolaires. Ma soeur aînée possédait un volume de Morceaux choisis. Je le lus en entier. Il y avait là le combat de Giliat contre la pieuvre, de Hugo ; le pont du diable, de je ne sais plus qui ; l'inévitable chèvre de monsieur Séguin ; des extraits des tragédies classiques, etc. Comme j'aurais voulu connaître la suite, « pour l'histoire », bien sûr, car je me moquais bien des alexandrins. Je lisais aussi l'Almanach du Peuple. À la fin du volume, la Librairie Beauchemin annonçait des livres d'aventure. À lire tous ces titres merveilleux et inaccessibles, je « salivais de

l'imagination ». Je passai aussi des heures à feuilleter le petit Larousse, m'arrêtant longuement aux planches : pavillon, navire, armure, habitation, etc.

Un jour, nous reçûmes par la poste un fascicule réclame de la maison Grolier, qui lançait son encyclopédie. Je me souviens de la fringale qui me prit. On posait des questions et l'on disait : vous trouverez la réponse à toutes ces questions, et à bien d'autres, en parcourant nos volumes. Où vont les nuages ? D'où vient la pluie ? Un cliché montrait une locomotive, dans une usine, soulevée par un électro-aimant. Je passai des heures devant ce paradis interdit. Je commençai, en effet, à me demander où allaient les nuages et d'où venait la pluie. J'avais là-dessus, et sur d'autres questions, mes propres théories, que je mis du temps à récuser. Quand on nous eut dit pour la première fois, en classe, que la terre est ronde, je ne l'admis pas. Il me semblait que le fait qu'il y eut des montagnes et des vallées empêchait que l'on pût parler de la rotondité de la terre. Sans parler de l'impossibilité, pour les Chinois, de s'y tenir la tête en bas. L'effet de perspective me déroulait aussi beaucoup. Le chemin qui menait au 4^e rang était droit sur plus de trois milles, de sorte que l'extrémité ne paraissait mesurer guère plus que trois ou quatre pieds. Pendant longtemps, chaque fois que je m'engageais sur ce chemin, je me demandais comment la voiture pourrait passer à l'autre bout.

*
* *

Une part de mes souvenirs d'enfance s'organise autour de ce que nous appelions la « boîte des États ». Un frère de ma mère vivait à Boston. Il était, je crois, menuisier de son état. Il travaillait régulièrement, et, sans être riche, il vivait à l'aise, n'ayant que deux enfants. Cet oncle avait coutume, chaque année, à Noël, de nous envoyer une grosse boîte contenant des vêtements usagés, des gâteries, des jouets, que sais-je ? Dès la mi-novembre, nous commencions à parler de la boîte des États ; nous disions simplement : la boîte, un peu comme les Pasquier de Duhamel parlent de « la lettre » du notaire du Havre. Ma mère s'inquiétait toujours. Toutes choses, pour les pauvres, se présen-

tent sur un fond d'inquiétude. Le pain quotidien, le repas quotidien, le repos quotidien, c'est une équation. Et quand le pain quotidien n'est pas assuré, c'est l'inquiétude quotidienne qui est assurée. Vers la fin décembre, nous recevions une carte par la poste nous avisant qu'un colis était retenu à la douane. Je ne sais pas encore trop pourquoi la douane en question se faisait à Chambord. D'autres fois, la boîte nous parvenait directement à St-Jérôme. La fête de Noël dépendait strictement de la boîte des États. Les jouets, les gâteries, étaient fonction de la boîte, et aussi quelque argent liquide, car ma mère avait vite trouvé moyen de refiler quelque morceau de linge usagé aux voisines et de se faire ainsi quelques dollars. Une année, il n'y eut point de boîte. C'était, je crois, en 1939, donc pendant la guerre. La boîte avait dû être retenue à la douane. Une fois, je reçus un fusil à air comprimé qui lançait de petits plombs avec une force considérable et une grande précision. J'étais tellement content que pendant plusieurs nuits, je couchai avec le fusil.

*
* *

Ma mère avait vécu à Boston jusqu'à l'âge de 19 ans. Parfois, nous lui demandions de nous parler des États. La formule était rituelle : parlez-nous des États. Et ma mère nous racontait ses souvenirs d'écolière et ses souvenirs, plus dramatiques, de jeune orpheline tenant maison, plus ou moins terrorisée par son frère, qui avait encore l'âge où l'on est sans pitié. Le père avait toujours été un « chef-d'oeuvreux », comme nous disions. Le fils avait de qui retenir. Une de ses inventions consistait à adapter une tige creuse à une boîte vide de conserve, qu'il remplissait d'eau et plaçait sur le poêle. L'eau, en bouillant, produisait un sifflement ; parfois, la boîte éclatait. Terreur de la jeune « mère ». Les plus beaux souvenirs se rapportaient à la mer. Elle nous parlait des piques-niques sur la plage, le jeu des marées, phénomène inimaginable pour nous. C'est sur les bords du St-Laurent que j'ai vu pour la première fois ce que c'est que la marée.

Plusieurs membres de la famille Bouchard avaient émigré aux USA. Ma mère nous parlait aussi d'un certain oncle Pierre. C'est tout

ce que je sais de lui. Il était descendu aux États avant les autres. Ma mère le connut alors qu'il était assez âgé. Il avait quelque fortune, un petit verger et un reste de religion. Il ne comprenait pas le sens qu'il pouvait y avoir à dire 50 fois de suite : je vous salue, Marie. Une fois suffit, disait-il. Scandale de ma mère et de nous. Tous ces Bouchard me paraissent encore mystérieux. C'étaient des êtres inquiets, malcontents, inventifs, un peu artistes. Presque tous, « ils travaillaient le bois ». Le père de ma mère avait, un temps, été occupé au démantèlement d'un paquebot. Il serait trop beau de savoir le nom de ce navire. Il ramenait à la maison quelques pièces de boiserie et en fabriquait de merveilleux petits coffrets formés de mosaïque d'ébène, d'acajou et d'autres essences rares. Ma mère doit posséder encore un de ces coffrets. Elle avait aussi rapporté avec elle une horloge grand-père miniature, parfaitement proportionnée. À la base, un faux tiroir dont ma mère crut d'abord qu'il était véritable et contenait un trésor. Dans le train qui l'amenait des États au Lac-St-Jean, elle demanda même au contrôleur de l'aider à ouvrir ce fameux tiroir !

Ma mère avait une belle voix de contralto. Elle aimait chanter. Jeune, elle avait appris à jouer du piano. Elle chantait avec mes soeurs qui rapportaient à la maison des chants appris à l'école. Souvent, elle improvisait une deuxième partie.

Elle aimait la vie, l'animation, les voyages, le monde, tout ce dont elle avait été privée. Elle était inquiète aussi, et toute sa vie elle a eu peur de quelque chose. Guéhenno parle, lui aussi, du regard apeuré de sa mère. Bretagne ou Lac-St-Jean, même pauvreté, même soumission et même peur. Pourtant, la gaîté n'était jamais loin en elle, car c'était une nature libre. C'était une grande vivante et qui a gardé toute sa vie un côté jeune, inusable, obstiné. Les pauvres n'ont souvent pas d'enfance véritable. Leur capital d'enfance et d'émerveillement, ils n'ont pas eu l'occasion de le dépenser. Ils sont ainsi : ils n'ont point d'enfance. Et ils n'en finissent plus de débloquer leur enfance tout le long de leur vie, avec ce goût de l'immédiat qui caractérise l'enfance. Antenne de TV sur les taudis, et scandale des imbéciles nantis. Ils n'en finissent plus, les pauvres, de débloquer leur enfance goutte à goutte. Du côté jeune de ma mère, je donnerai quelques exemples. L'année de la fondation de la province communautaire de Desbiens, la municipalité de Desbiens voulut célébrer l'événement. Les « parents des frè-

res », furent invités et tout le village de Desbiens. La semaine qui précéda la fête, ma mère la passa à se confectionner elle-même une robe de circonstance. Après le souper, elle me confia : « J'étais aussi bien habillée que la mairesse ». Un jour, j'exposais devant elle quelques idées touchant la doctrine de l'évolution, les premiers chapitres de la Bible, etc. Ma mère ne fut aucunement scandalisée. Elle entra de plain-pied dans ces idées totalement neuves pour elle. Sa réaction fut plutôt d'impatience : « Pourquoi les prêtres ne nous parlent-ils pas de cela en chaire ? » J'appelle jeunesse, cette capacité d'accueil, cette obstination à garder le menton au-dessus de l'eau, cet appétit de connaître, ce refus de s'installer dans l'ignorance. Dans une lettre récente, ma mère prit la peine de rajouter un « h » au mot psychologue. À 72 ans, et ayant abandonné l'école à 9 ans. Sainte mère, jeunette, jeunette, inusable comme de la lumière, toi et ton « h » à psychologue !

Elle aimait les animaux. Elle était capable de sortir sur la galerie et d'invectiver un charretier qui avait le malheur de maltraiter son cheval devant chez nous. Un jour, elle aperçut un gamin qui avait capturé un oiseau. Elle lui demanda de le relâcher, mais le gamin s'en moquait bien. Elle me donna alors cinq sous pour que je rachète l'oiseau au gamin et le relâche, ce qui fut fait. Cinq sous, c'était le prix d'une pinte de lait. À ma prise de soutane, elle vint me visiter à St-Hyacinthe. Il y avait là de magnifiques parterres. Je fus tout surpris de la voir identifier plusieurs espèces de fleurs. Je me souviens qu'elle admira fort les glaïeuls. Je ne l'avais jamais entendu parler de glaïeuls à la maison.

Pendant mon postulat, elle dut subir une sérieuse intervention chirurgicale. On la transporta à Roberval, à moitié folle de douleur. À Chambord, on dut attendre le train. C'était l'hiver, et, dans son agitation, elle se brûla au poêle qui réchauffait la salle d'attente de la gare. À la veille d'être opérée, elle m'écrivit la lettre que je transcris ici en respectant l'orthographe : l'écriture « au son » de ma mère, elle m'est plus sacrée que toutes les élégances de toutes les NRF du monde.

Roberval, 3/4/44.

« Comme mon état ne s'améliorait pas, ont m'a conduit à l'hôpital St Michel de Roberval. Je suis sous traitement depuis le 17 mars ; je doit être opérer pour le foie demain, le 4. Lorsque tu recevras cette lettre, je serez opérer il est vrais mais il me faudra demeurer ici encore 15 à 18 jours. Je compte sur tes bonnes prières pour me rétablir afin d'aller prendre soin de ton pauvre père et de tes frères et soeurs. Cela va nous coûter un gros montant mais que veux tu il faut bien passez par ou la Providence le veux. Ne soit pas trop désolé si tu ne reçois pas d'argent à Pâques cela yra un peut plus tard car ta soeur ne travaille pas elle garde la maison pour moi. Ton père est seule pour gagner la vie. Ton frère na pas encore trouvé aucune emploie. Une prière et le tout va s'arranger avec la grâce de Dieu qui voie et conduit tout ».

À la veille de subir une grave opération, et nous sommes en 1944, elle se désolait de dépenser un gros « montant » ; elle regrettait de ne pouvoir m'envoyer un ou deux dollars ; elle ne pensait qu'à retourner « prendre soin » de la famille. Prendre soin. Cette expression me rappelle cette femme de Chicoutimi, une veuve, que j'avais rencontrée à l'occasion d'une « journée des parents ». Deux de ses fils fréquentaient le collège, l'un d'eux, dans ma classe. Elle me disait : « Ils sont bons pour moi : ils me prennent soin ». Telles furent beaucoup de femmes de cette génération : elles « prenaient soin » en attendant d'être « pris soin », à leur tour. Et si on les « prenait soin », elles le recevaient comme une faveur. Dès qu'elles croyaient ne plus donner, elles se jugeaient chanceuses de n'être point abandonnées.

*
* *

Je loge ici un souvenir assez pénible. On construisait un tronçon de route vers l'embranchement du lac Skein ³, à 5 bons milles du village. Mon père y travaillait. Un jour, j'allai le rejoindre, moitié pour regarder travailler les hommes et les machines, moitié pour y cueillir quelque fruitage. Des guêpes sauvages avaient construit leur nid autour

³ Nous disions "lac Asquine", corruption de : "Lac à Skein".

d'un piquet de clôture que les ouvriers devaient déplacer. On imagine la colère des insectes ; on sait aussi que, provoquées de la sorte, les guêpes voltigent autour de leur nid, cherchant à rétablir leur position. Je ramassais des framboises non loin de là. Les ouvriers m'interpellent : « Hé ! Desbiens, es-tu assez fort pour arracher un piquet ? » Un jeune garçon, défié de la sorte, ne lambine pas. Je courus au piquet et le soulevai sans difficulté, ce qui m'étonna un peu. Puis ce fut l'enfer. Des dizaines de ces redoutables insectes s'abattirent sur moi. Heureusement, je portais une chemise blanche, ce qui contribua à fixer une bonne partie de l'escadrille. Je fus quand même piqué plusieurs fois, mais je ne fus pas malade. Autant que je me souviene, mon père n'eut même pas connaissance de l'incident. Quant à moi, j'étais encore plus humilié qu'indigné. Un groupe d'hommes rudes risquent fort de s'abaisser mutuellement. En voici une autre preuve. Mon père nous conta, un jour, que, dans un camp de bûcherons où se trouvait un homme marié depuis peu, et qui avait des propensions connues à la jalousie, les hommes, pour s'amuser, se mirent à parler des « dangers » que courait une jeune femme seule, racontant de multiples exemples d'infidélités conjugales. Ils firent tant et si bien que le pauvre jaloux quitta le chantier en plein hiver pour aller veiller sur son « honneur ».

On dira que je filtre mes souvenirs et que je laisse passer ce que je veux. Je ne le nie pas. Ce que je raconte fut vécu et là je n'invente rien, mais je ne raconte pas tout. J'ai le droit de garder mes hontes pour moi. Il est pourtant un souvenir de honte que je livrerai, ne serait-ce que pour cautionner le reste ou émousser la pointe de cabotinage qui pourrait percer ailleurs dans ce récit.

Cela se passait peu après que nous eussions vendu la maison, mais nous y habitions encore. Que la vente de la maison nous eût apporté quelque argent, nos créanciers s'en doutaient bien. Mon père était chômeur. Il avait coutume d'aller passer le temps chez X, qui tenait un magasin général dans la plus pure tradition du genre. Les hommes s'y rencontraient pour jaser. Tout en parlant, l'épicier demanda à mon père s'il lui était possible de donner quelque chose sur la dette d'épicerie que nous avions accumulée chez lui. Mon père, je ne sais trop pourquoi, avait déclaré qu'il payerait tout d'un seul coup, ce qui signifiait que nos petites réserves y passeraient.

Ma mère ne voulut rien entendre. Avec raison, il me semble, elle voulait conserver quelques disponibilités. Il y avait eu une scène à ce sujet entre mes parents. En revenant de l'école, je fus mis au courant de la chose. Je pris parti pour ma mère. C'était midi. Nous nous mîmes à table là-dessus. La querelle continuait. Mon père était anéanti, sans défense. J'y allai, moi aussi, de mes petits commentaires ironiques. Il s'agissait, au fond, de ridiculiser mon père. C'est affreux, mais c'est comme ça. Or il arrivait que mon père déformât certains mots dans la conversation. L'un des mots que mon père abîmait, c'était « bombarder ». Nous étions pendant la guerre, et un terme comme celui-là revenait souvent dans les conversations. À un moment donné, je lançai : bombarder. Mon père disait : *bombarber*.

Ce fut la goutte d'eau. Mon père n'en pouvait plus. Il se mit à pleurer. Il quitta la table en silence, alors qu'il aurait dû me tuer, et monta à l'étage supérieur pour y cacher sa honte. Instantanément, je compris mon crime. Même aujourd'hui, je ne trouve pas d'autre mot pour qualifier ce que je fis ce midi-là. Je coulai à pic dans un immense chagrin, mais je fus trop lâche ou trop troublé pour faire la seule chose qui s'imposait : demander pardon. Le repas se termina en silence. Je sortis dehors. Ma sœur me dit : « Le bon Dieu va te punir : tu as fait pleurer papa ». Je repris le chemin de l'école. Cette après-midi-là, justement, j'apportais de quoi payer les livres de classe achetés à crédit au début de l'année et nous étions en avril ou mai. Quand je revins le soir, mon père était assis près du poêle. Il me demanda s'il me restait quelque chose sur la somme que ma mère m'avait remise le midi pour payer mes livres. Je lui donnai le reste et je sortis dehors, trop honteux pour rester dans la maison. Je ne songeais toujours pas à demander pardon, non pas que je n'eusse pas le cœur brisé, mais parce qu'un tel geste ne me venait pas à l'esprit.

J'avais 12 ou 13 ans à l'époque. J'ai souvent, par la suite, revécu cette scène, et toujours avec un indicible accablement. Ce souvenir me fait littéralement gémir quand il fond sur moi. Est-ce pour m'en délivrer une bonne fois que j'en parle en cette confession laïque que je fais ici ? Si j'avais eu peur de mon père, je n'aurais jamais osé le moquer. Mais mon père était bon. Il nous grondait rarement et n'a presque jamais porté la main sur nous. Je n'avais pas peur de lui, de cette peur

physique qui fonde l'obéissance et le respect, du moins sous leur forme initiale, Je dis sans hésiter que mon père aurait eu le droit de m'anéantir, ce midi-là. Mais il était lui-même anéanti : il venait de vendre la maison et il était chômeur, avec tous les créanciers à ses trousses. Transposant le Sermon sur la montagne, je lis : « Si vous, qui êtes mauvais, vous ne tuez pas vos fils quand ils vous ont offensés, combien plus votre père des cieux saura-t-il vous pardonner et vous supporter ». Nous n'avons que nos pères de chair pour nous faire une idée de notre Père des cieux.

Mon père, je ne l'ai découvert que sur le tard. C'est un silencieux, et quand il parle, il ne livre pas le meilleur de lui-même. Le meilleur de lui, c'est son humilité, sa pauvreté, sa vaillance. Mais chez nous, on ne dit pas qu'un homme est vaillant. Vaillant, c'est presque littéraire. On dit qu'il est travaillant. Mon père avait la réputation d'être travaillant. Se donnait-il pour rien ? Se laissait-il exploiter ? Je ne sais. Il n'est pas facile aux pauvres d'être fiers et dignes. Une longue pauvreté, doublée d'un manque absolu d'instruction, vous ploie un homme et l'enfonce dans la servitude. Il finit par avoir toutes les apparences, les apparences de la lâcheté.

Le soir où je sus que je partirais en Europe pour deux ans (qui devinrent trois), j'allai annoncer la chose à mes parents. Je partais sans enthousiasme, et je le dis. Ma mère me blâmait de ne savoir point mieux apprécier cette chance. Mon père se contenta de dire : « Quand tu reviendras, on sera mort ». Il avait 76 ans, à l'époque. Puis, seul avec moi, il me dit : « Ne répète pas à ta mère que ça te coûte de partir : elle va se tracasser avec ça ». Et voilà l'amour sur la fin d'une vie où il n'y en eut guère.

Père, pauvre vieux prisonnier, tu as vécu à tâtons toute ta vie. Tu me l'as dit, un jour. J'étais professeur à Chicoutimi ; ma mère était à l'hôpital local. Pour la visiter plus facilement, tu étais venu résider quelques jours chez mon frère, à Chicoutimi-Nord. Certains soirs où

mon frère était occupé, je devais aller te chercher là pour te conduire à l'hôpital, car tu ne voulais pas te risquer à prendre l'autobus. Et tu m'avais dit, pour t'excuser du « dérangement » que tu me causais : « C'est pas drôle de pas savoir lire ; on vit à tâtons ». Moi, pour te faire oublier le « dérangement », je te préparais, dans ma chambre, un café-brandy où il entrait plus de brandy que de café, Si j'ai voulu être professeur, je dirais instituteur si j'étais sûr que l'on sait ce que ce mot veut dire, c'est peut-être pour qu'il n'y ait plus, dans la mesure où cela dépend de moi, personne qui vive à tâtons ; c'est peut-être pour délivrer les captifs, selon la calme grandeur de ce passage de saint Thomas : « Protéger un homme contre un genre d'oppression quelconque, est un acte qui se rattache à la rédemption des captifs ». Expliquer, expliquer, c'est ma passion, c'est ma vie. Déplier les choses, déplier les hommes, les mettre debout. Mais jamais, jamais plus n'être cause qu'un homme a de la honte. Et si un pauvre demande, ne pas attendre qu'il ait mis son âme à nu avant de me décider à comprendre : il n'y a pas d'homme au monde qui ait le droit qu'on se mette à nu devant lui. Garde ton âme, mon ami, elle est à toi et elle vaut bien la mienne. Mais si tu veux que nous parlions ensemble de notre commune misère, tous les deux, au fond, et non pas l'un dehors et l'autre dedans, alors, oui : marchons ensemble sous le soleil de la pitié. Pitié, pitié, c'est tout un ; c'est amour d'hommes qui savent ce qu'ils sont.

M'est-il arrivé encore d'humilier un homme ? Oui. Il m'est arrivé, aussi, de lui demander pardon. Dans un poste, je vécus un bon moment avec un confrère assez misérable, moralement parlant, et fort vulnérable à cause de cela même. Tout le monde était plus ou moins sur son dos, comme on dit communément. Je ne faisais pas exception. En quoi nous étions mauvais chrétiens. Un soir, j'eus particulièrement honte de moi : j'allai dans sa chambre lui demander pardon. Nous causâmes un bon moment. Il me dit entre autres choses : « Moi, je suis charitable ». Vrai ou faux, il n'importe ; je retenais le raisonnement implicite qu'il faisait : il se savait misérable ; il ne l'était pas plus que moi, mais il l'était plus visiblement. Sa vie, comme la mienne, faisait eau de toutes parts, mais il n'avait pas comme moi le don de la calfeutrer avec des mots. Il se savait misérable ; par ailleurs, il n'avait pas tellement l'intention de s'amender. Il s'avisait donc de cette ruse : être charitable ; ne point juger les autres. Sachant qu'il ne gagnerait jamais

rien à être jugé, il utilisait la fameuse clause : ne jugez pas et vous ne serez point jugés.

*
* *

J'avais 14 ans et demi quand je partis pour le juvénat. C'était le 2 juillet 1941, donc au début des vacances. J'ai su après que j'aurais tout aussi bien pu passer les vacances à la maison et n'entrer au juvénat que pour la reprise des classes en septembre. N'importe. Je fis le voyage avec les frères du collège qui se rendaient à Beauceville pour leur retraite annuelle. « Partîmes », comme dirait Jacques Cartier, à 6 heures du matin. C'était mon premier grand voyage ; je n'étais pour ainsi dire jamais sorti de mon village. Je n'étais jamais allé à Roberval, distant de 24 milles, ni à Alma, 18 milles. J'étais allé une fois à Hébertville et une fois à Desbiens. Comme tous les enfants, j'aimais beaucoup « faire un tour de machine ». Au point que, pour le simple agrément du parcours, j'acceptais de charger et de décharger un camion de bois de chauffage qui allait chercher son bois chez un cultivateur dans les rangs. On ne chauffe plus guère au bois maintenant. Bientôt, on ne saura plus ce que c'est qu'une corde de bois (128 pieds cubes). Moi, je sais ce que c'est : j'en ai assez manipulé. Charger un camion de 8 cordes de bois, ce n'était pas une petite affaire, surtout si le camion était muni d'un dispositif pour le déchargement mécanique, ce qui hausse le pont. Nous disions : dompeuse.

Nous empruntâmes la route de la Transmission, qui passe par Hébertville. Le boulevard Talbot n'existait pas encore. La route de la Transmission fut tracée pour permettre la construction de la ligne de transmission électrique, d'où son nom. Quand je partis, mon père était absent : il travaillait au loin et ne rentrait à la maison que le samedi soir. Je n'avais pas voulu qu'on réveillât mes frères et soeurs. Seule ma mère était debout. Je la revois qui agite la main du haut de la galerie. Il pleuvait. J'emportais avec moi tout l'argent qu'il y avait à la maison : \$6.00. Le voyage ne me coûtait rien.

Je n'étais point triste. Je partais pour un grand voyage en auto : ce sentiment l'emportait pour le moment. Mais je savais vaguement que je partais pour longtemps. On m'avait dit que je n'aurais pas de permission de famille avant deux ans et il n'était pas prévisible, Je le savais bien, que mes parents vinssent me visiter à Lévis. De fait, je fus 24 mois sans revoir aucun membre de ma famille. Je me souviens de l'émerveillement que j'eus en voyant Québec. Ce qui m'impressionnait le plus, c'étaient les édifices : plus ils étaient hauts, plus ils étaient beaux : c'était une équation ; mes canons esthétiques n'avaient qu'une dimension. Nous fîmes quelques achats dans les grands magasins de Québec, puis nous embarquâmes sur le traversier de Lévis. Je ne fournissais pas à tout voir. Je devais être un petit garçon bien grave. Je me demande si je peux dire cela sans avoir l'ait de m'attendrir sur moi-même. Avouons que je pense avec tendresse et une certaine admiration à cet adolescent que je fus. J'étais tellement plus sérieux que maintenant, plus généreux aussi. Je réserve mon ironie envers moi-même à plus tard. En arrivant au juvénat, je fus tout de suite embrigadé dans la file des juvénistes qui se rendaient chanter un Salut du St-Sacrement chez les Visitandines. Nous devions y retourner bien souvent. Ce fut ensuite le souper : nous étions environ 150, distribués par tablées d'une dizaine. J'étais timide et fort occupé à manger de la main droite, car jusque là j'avais été gaucher. Tous ces camarades « de la ville » étaient en principe supérieurs à moi.

Cette mention de « la ville » me rappelle un souvenir amusant. Je devais être en 3^e année. Dans les bas de page de notre livre de lecture, on avait écrit des maximes morales. L'une, de saint Ignace de Loyola : « Oh que la terre me semble vile quand je regarde le ciel ». Je ne remarquais pas la différence d'orthographe : vile, c'était ville ; et je ne connaissais point d'autre ville que Roberval et Alma, et encore, de ouï-dire. Je ne comprenais vraiment pas comment le fait de regarder le ciel pouvait faire paraître la terre ville. Et à supposer que cela fût, c'eût été une promotion pour la terre, car la ville avait du prestige à mes yeux. Perdu au milieu de 150 « gars de la ville », je ne me sentais pas gros. Je songe ici à cette remarque de Jean Guittou : « Les êtres qui ont été entravés dans leur jeunesse, ou qu'une secrète fierté, la peur d'être incompris a gênés pour s'épanouir ou qui se sont crus inférieurs à un entourage surabondant de vie mais sans intériorité, il arrive que la vieillesse les délivre, enchaînant le démon de la peur de soi.

Enfin, ils peuvent s'aimer eux-mêmes, ce qui est aussi un précepte divin ». Si je pépérise assez loin, je ferai sans doute le plus doux, le plus serein et le plus aimable des petits vieux. Mais pour l'instant, je me revois juvéniste de la première heure.

Le soir, au dortoir, je fus saisi d'accablement : je ne pouvais pas admettre que l'on dut se coucher si tôt, tous ensemble et en silence. Je demandai à mon voisin d'où il venait : de l'Île d'Orléans. Je commençais à apprendre ma géographie de façon concrète. « Est-ce que tu t'ennuies ? ». - « Non ». Il s'en moquait bien, lui, il ne venait que pour la durée de la retraite. Moi, j'étais ici pour deux ans. « Je sais trop qu'un enfant peut avoir l'expérience prématurée du révolu », dit encore Jean Guilton. Je faisais cette expérience dans le silence d'un dortoir commun, après l'émerveillement d'un voyage dont l'effet d'anesthésique sentimental ne se faisait plus sentir.

*
* *

Ce fut tout de suite la retraite dite « des vocations ». Chaque année, un groupe d'élèves de nos écoles de Québec et des environs venaient étudier sur place la possibilité pour eux d'une vocation mariste. Comme livre de lecture, je mis la main sur un *Pensez-y bien* fort au-dessus de mon âge. J'avais aussi un petit carnet où je notais ce que j'appelais sans broncher « mes pensées ». Je l'ai détruit il y a longtemps. Je le regrette un peu : je serais curieux de savoir ce que je pouvais bien « penser » à l'époque. Je me souviens très bien, en tout cas, avoir écrit dans ce carnet ce qui fut longtemps pour moi une prière familière : « Seigneur, donnez-moi la trempe nécessaire et faites de moi le paratonnerre des miens ». Je crois que c'est textuel. Je retrouve là mon obsession d'alors : il fallait à tout prix que j'obtienne par mes prières et mes sacrifices que les miens fussent protégés contre les deux formes du malheur : la maladie et le chômage. Ce qui me frappe encore aujourd'hui, dans cette formule que j'avais inventée, c'est son tour synthétique ; le soin que j'avais de ramasser tous les cas possibles dans un petit nombre de mots. Un coup de chapeau à cet adolescent que je fus : logique, rentré, passionné. Je n'ai pas l'impression d'avoir

« dépassé » cet adolescent ; je m'en suis plutôt écarté. Il m'attend silencieusement quelque part. Un jour, il me prendra par la main et nous finirons la route ensemble.

Ce que furent les premières semaines au juvénat, un mot les résume : nostalgie. Tout cet été-là, je fus la proie d'une incurable nostalgie. Je n'avais pourtant pas laissé grand-chose derrière moi, matériellement parlant. Je n'avais même pas de bicyclette. Je m'ennuyai quand même avec une espèce de rage.

Au sud du juvénat, il y avait alors une vaste étendue boisée. Cela me rappelait la « rivière ». Il faut que je vous dise ce que c'était que la « rivière ». En arrière du village, à environ un mille, coule la rivière Couchepaganiche, qui descend de la montagne vers le Lac. Elle se déroule, profondément encaissée entre les flancs d'une vallée boisée où la nature est magnifique. On peut dire que nous passions une partie de nos journées de congé et de vacances à courir dans ces bois, à la recherche des écureuils, des siffleurs, des framboises, des noisettes et autres fruitages. Nous vendions les noisettes \$0.05 le cent ; les framboises, \$0.35 les cinq livres. J'aimais beaucoup aller jouer à la rivière, comme nous disions, pour désigner toute cette région. J'y suis retourné exactement 20 ans après mon départ pour le juvénat. Rien n'avait changé. Je craignais un peu de retrouver tout cela diminué, rapetissé, rétréci, comme il semble que le village a fait. Mais je fus surpris, au contraire, de retrouver la rivière et la vallée aussi considérables qu'elles me paraissaient, enfant. Les coulées sont demeurées hautes et raides ; il est vrai que depuis j'ai perdu pas mal de capacité respiratoire. N'importe !

La « rivière », donc, me manquait beaucoup ; plus que le Lac, où je n'allais guère, parce que ma mère nous défendait d'y aller, crainte de la noyade, et aussi, parce que le Lac offrait beaucoup moins de possibilités pour nous : il n'y avait pas de fruitages à proximité, et à moins d'avoir une embarcation assez importante, il est la plupart du temps impraticable, car il est venteux et vite moutonneux.

La nostalgie dura, intense, toutes les vacances, en dépit des piqueniques, dont le plus mémorable fut celui que nous fîmes du côté du pont de Québec. Les enfants d'aujourd'hui, à cause de la télévision,

voient les choses en même temps qu'ils en entendent parler. Nous, nous entendions parler des choses longtemps avant de les voir, ce qui engendre l'amour. Voir le pont de Québec, ce fut pour moi la réalisation d'un vieux rêve. Je ne fus point déçu. J'en fis une description lyrique dans une lettre à ma mère, où figurait le nombre de boulons, la longueur, la hauteur, et même le poids, tous détails que je lus sur une plaque fixée à l'entrée du pont. Le régime du juvénat était alors passablement austère. Tout m'était contraire : la nourriture, le lever matinal, les jeux même, car je n'ai jamais aimé les jeux d'équipe, et je n'y excellais d'aucune façon. Au dortoir, je n'arrivais pas, faute de méthode, à terminer ma toilette à temps. Nous devions effectuer nous-mêmes quelques menues réparations, comme reprendre nos chaussettes. Un soir, on éteignit la lumière alors que j'étais en train de reprendre : cela me sembla une espèce de comble d'injustice ; non seulement je devais reprendre mes chaussettes, mais encore je n'avais pas le temps de le faire ! Ma nostalgie prit fin avec le début des classes, en septembre. J'entrais en 10^e année, qui était la première classe du juvénat, acquérant ainsi un statut envié. Et voici Pourquoi.

Une partie de la discipline était assurée par des chefs. Il y avait deux catégories de chefs : les chefs de tables et les chefs d'emplois, ces derniers, les plus prestigieux. Chaque chef était flanqué d'un sous-chef. Les « emplois », c'étaient les corvées d'entretien : la maison était divisée en secteurs et le chef était responsable du travail de ses hommes dans ce secteur. Quant aux chefs de tables, ils veillaient principalement aux bonnes manières et à la juste répartition de la nourriture. Celle-ci était suffisante, mais on ne saurait dire qu'elle fût abondante. La maison était pauvre. Le soir, par exemple, nous avions chacun un verre de lait, comme boisson. Parfois, la ration de lait permettait une deuxième tournée pour une partie de la tablée. Le chef devait désigner ceux qui en profiteraient et veiller à ce que, le lendemain soir, ce ne fussent pas les mêmes qui en bénéficient. L'autorité des chefs était indiscutée, car ils avaient derrière eux le Surveillant, que nous redoutions fort. La justice, il me semble, n'était point trop écorchée. Les chefs étaient d'ailleurs choisis parmi les plus anciens au juvénat et un élève de la première classe avait la priorité, en principe. De plus, ils changeaient de secteurs à tous les deux mois et si le Surveillant n'était point satisfait d'eux, ils étaient limogés, ce qui constituait une sanction vivement ressentie. La première année, je ne fus rien ; la seconde an-

née, je fus chef de table, mais je ne fus jamais chef d'emploi ce qui indique que mon prestige auprès des camarades et du Surveillant était médiocre. En fait, je passais pour « jeune de caractère », ce qui n'était pas un compliment. J'étais assez mortifié de n'être point chef, bien qu'étant en première classe. La troisième concupiscence était donc assez vive chez moi, à cette époque. Depuis, je l'ai déracinée, comme chacun sait, ce qui ne m'a pas affranchi de celles des autres.

*
* *

Mais il serait peut-être temps que je dise un peu pourquoi j'étais au juvénat. Disons tout de suite que je fais abstraction de la raison déterminante, qui n'explique rien au plan naturel et psychologique. Cette raison s'énonce ainsi : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis... » Cette raison vaut d'ailleurs pour tout le monde ; elle n'explique donc rien au plan des « causes secondes » qui jouent dans chaque cas particulier, ce que Pascal traduit à sa manière : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon coeur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement ». Pascal parle de nécessité et d'événements.

Rien ne favorisait à priori la vocation de frère. À l'époque dont je parle, les frères dirigeaient le collège de Saint-Jérôme depuis une quinzaine d'années et ils n'avaient encore attiré aucune recrue. Les « vocations » ne manquaient pourtant pas. Le village était un grand fournisseur de prêtres et de pères. Mais les frères étaient méprisés. Je me souviens qu'un de mes oncles à qui on avait annoncé mon désir d'entrer chez les frères, commenta : « Si un de mes garçons voulait se faire frère, j'aimerais mieux le tuer ». Il exagérait un peu bien sûr. Mon père lui-même aurait préféré que je me fisse prêtre. Il n'en était pas question, puisque pour arriver à la prêtrise, il fallait d'abord passer huit ans au séminaire de Chicoutimi comme interne, ce qui, pour nous, était absolument exclu. Il eût fallu de l'argent ou un protecteur ; nous n'avions ni l'un ni l'autre. Connaissant au moins vaguement cet empêchement, je devais m'être « conditionné », car autant que je sache, je n'ai jamais pensé à la prêtrise. La pauvreté, certes, comporte des né-

cessités, mais inversement, elle libère. Si tout m'interdisait la prêtrise, rien ne m'interdisait de me faire frère : aucun tabou social, aucun respect de classe, aucune « raison d'état » à l'échelle familiale, aucun de ces « un fils de... ne peut pas s'abaisser à ... ». Du point où j'étais, je ne pouvais que monter. C'est le confort de la pauvreté. Il n'y a pas beaucoup, si toutefois il y en a, ce dont je doute, de fils de professionnels chez les frères. Un avocat, un médecin, un ingénieur, n'accepterait pas facilement que son fils devînt frère. La richesse ou la hiérarchie sociale comportent elles aussi leurs nécessités. Mon père ne s'était jamais opposé à rien ; il ne s'opposa pas davantage à ma décision. Pauvre, j'avais au moins cette forme de liberté, la liberté des chats de gouttières.

Cela a commencé comme une ligne. Un jour, le frère directeur me demanda si j'aimerais aller au juvénat. Je répondis oui. Tels sont les débuts : Un oui, un non, presque équivalents et presque également probables, à ce point de division, mais ensuite, c'est toute la vie qui prend une direction.

Puis donc qu'il ne m'en coûterait rien de me faire frère, je me ferais frère. Je ne crains pas d'écrire cela. Au plan des causes secondes où je me place ici, cette raison, et j'ai montré pourquoi, était un préalable absolu. Le frère directeur, en effet, s'était engagé à me faire accepter gratuitement. Il avait même promis de m'acheter l'uniforme qu'on exigeait alors des juvénistes, qui coûtait \$14. et qui était ridicule. Ma mère craignait que cette générosité n'eût son envers. Elle redoutait qu'une fois rendu au juvénat, on me fît payer ma pension de quelque façon détournée en me traitant moins bien que les autres ou en m'employant à quelque corvée pendant que les autres seraient au jeu. Elle prévoyait toujours le pire, ma mère, en femme du peuple n'ayant jamais rien eu pour rien et ayant vécu de nombreuses années « aux crochets » des autres. Ici, j'éprouve une fierté considérable à pouvoir dire qu'elle se trompait. Dès que j'eus franchi la porte du juvénat, il ne fut plus question d'argent pour moi. Jamais, jamais, on ne fit la moindre allusion à mon statut de non-payant ; jamais je n'eus à subir la moindre discrimination à cause de ma pauvreté. Je vécus dans un monde où seule comptait la bonne volonté et où l'intelligence pouvait arriver sans égard au porte-monnaie. Y avait-il beaucoup d'autres lieux, au Québec, où un fils de pauvre était traité absolument sur le même pied

qu'un fils de riche ? Les frères étaient ceci et cela, mais on ne peut nier ce que je dis ici, et non seulement en ce qui regarde ma communauté, mais également pour les autres communautés. On dira : ils y trouvaient leur profit. Mince profit : les juvénats ont toujours été des lieux de passage ; c'est à peine si, parmi 100 juvénistes contemporains, cinq ou six parviennent aux voeux perpétuels. Ce sont des milliers de Canadiens français qui furent, comme moi, instruits, logés, nourris, gratuitement ou presque. Car personne ne payait une pension adéquate aux frais encourus. Les frères étaient en mesure d'exercer cette forme d'enseignement gratuit, principalement parce qu'ailleurs, ils étaient salariés. Je n'entre pas dans les détails : on sait qu'ils furent toujours payés moins que leurs confrères laïcs. Et je songe à ce paradoxe : dans les pays où l'Église est obligée de mettre sur pied un système d'enseignement libre non rémunéré par l'État, elle est du même coup condamnée à n'atteindre, à toute fin pratique, que la classe aisée, la classe de ceux qui peuvent affronter la double taxation. L'enseignement libre devient l'enseignement aux riches. Je n'ai point de goût pour les analyses infinies, mais j'ai assez parlé de ces questions avec des confrères français, espagnols, sud-américains, pour savoir ce que je dis ici. L'enseignement libre n'atteint pas, ou très peu, les pauvres. Si on respecte assez les pauvres pour leur rendre accessible, à eux aussi, un enseignement religieux, il faut que cet enseignement soit soutenu par l'État ce qui n'entraîne pas du tout, on le sait assez, que cet enseignement soit le seul.

Jusqu'à mon entrée au juvénat, j'avais toujours vu que les gosses de riches avaient plus de chances que les autres : ils étaient mieux habillés, ils avaient des bicyclettes, ils étaient mieux considérés en classe, ils n'étaient pas humiliés parce qu'ils n'avaient pas payé leurs manuels scolaires ; ils n'étaient pas renvoyés de l'école, le lundi matin, parce qu'ils n'avaient pas le \$0.10 de contribution hebdomadaire. Hé oui ! \$0.10, ça ne se trouvait pas comme ça ; \$0.10, c'était le salaire d'une heure de travail de mon père. La vie n'était pas aussi chère que maintenant, mais enfin, avec un dollar par jour, pour une famille de sept, on n'allait pas loin et on n'y allait pas vite. Quatre enfants aux classes, cela faisait \$0.40 à trouver chaque lundi matin. Sans parler des livres. Quand je fus en 8e année, il me fallut \$7.50 de manuels scolaires au début de l'année. Il faut vendre pas mal de noisettes pour ramasser

cette somme. Il faut servir pas mal de messes. Pendant un temps, ma mère attendait que je revinsse de la messe avec mon cinq sous pour aller acheter la pinte de lait du déjeuner. Les frères faisaient un peu de crédit ; j'achetai mes manuels à crédit. En mats, je n'avais encore rien payé. Un soir, après la classe, le frère directeur me rappela discrètement qu'il faudrait peut-être songer à verser un acompte. J'éclatai en sanglots. Réaction d'hypersensible ; mais j'étais humilié et honteux.

Il n'existait pas de discrimination sociale à l'école. Il se présentait quand même des circonstances où l'extrême pauvreté desservait son homme. Je me souviens d'un cas. Cette année-là, les frères avaient organisé une « séance » pour la distribution des prix. Un numéro consistait en une danse aux épées, d'origine écossaise, je crois. J'en fis partie. Vint le moment, vers la fin, où le frère qui nous exerçait, exigea que l'on se présentât aux répétitions en souliers de cuir, afin de mieux juger de l'effet. Je n'avais pas de souliers de cuir : Je n'avais que des bottines en gros caoutchouc, dont je me demande si on en fabrique encore. Nous appelions ça des « rubbers », tout simplement, en bons jouaux avant la lettre. C'était bon marché, increvable et ça pouvait servir aussi bien en hiver qu'au printemps. L'été, nous allions la plupart du temps nu-pieds. Ce soir-là, je me présentai donc en rubbers. Je fus écarté prestement. C'est au souvenir d'incidents de ce genre que je me suis promis plus tard de ne jamais humilier un enfant à cause de la pauvreté de ses parents.

*
* *

C'est au juvénat que je connus mes premiers succès littéraires. Tous les 15 jours, nous devions écrire une rédaction française. Une fois de temps en temps, la meilleure copie était lue par l'auteur devant tous les juvénistes. À deux ou trois reprises, je lus de mes travaux. Je me fis là une solide réputation de fort en français. Alain a bien vu que le peuple écolier a l'admiration sincère pour les premiers en quelque genre que ce soit : le meilleur frappeur, le meilleur coureur, le meilleur en français, y sont reconnus sans arrière-pensée.

Mes sentiments actuels sur mon temps de jувénat sont mélangés. Je le juge plutôt sévèrement, mais je suis sans doute injuste, car enfin, je n'y fus point malheureux. En tout cas, et c'est un signe irrécusable, je ne songeai jamais à quitter. Il me semble, toutefois, que ce qui m'a manqué, à cette époque, ce furent de vrais maîtres. Je dis maîtres, selon l'étymologie du terme : magister, magis exister. Le maître, c'est l'homme qui dispose d'un surplus d'existence, qui a assumé plus de science et surtout plus de valeur qu'un autre homme. Entre 16 et 20 ans, il est important de pouvoir dialoguer avec un « plus existant ». Je connais au moins un de mes amis qui a eu cette chance : il sait tout ce qu'il doit à l'homme qui fut son maître. Mais encore un coup, qu'est-ce qu'un maître ici ? C'est d'abord un homme qui sait.

Ensuite, et surtout, un maître, c'est un homme qui a su unifier sa vie autour d'une valeur. Un maître, c'est un homme qui aime. S'il enseigne la philosophie, c'est qu'il aime la philosophie ; s'il enseigne la littérature, c'est qu'il aime la création littéraire et notamment quelques auteurs. Il me serait bien impossible de dire quels auteurs mes professeurs chérissaient. Pas d'éducation sans amour, sans l'amour de quelques grands morts. Le test est simple : je ne pourrais pas dire quels grands hommes mes professeurs aimaient. Ou quelles valeurs ils plaçaient le plus haut, hors les valeurs imposées par la collectivité et servies sans amour. N'est-ce pas là, d'ailleurs, le drame du Canada français ? Qu'est-ce que nous aimons ? Je me le suis souvent demandé, en Europe, en lisant nos journaux transformés en sofa pour la psychanalyse collective de la Province. Qu'est-ce que nous aimons ? Quels souvenirs, quelles institutions, quels hommes morts ou vifs, quelles fêtes, quelles villes ? Le quartier le plus sordide de Paris, il a son chanfre et ses amoureux, mais un numéro spécial de *Liberté*, sur Montréal, tourne au réquisitoire et au rechignement.

J'avais dès cette époque, je le dis sans rire, un goût marqué pour la philosophie ou du moins pour ce qui ressemblait à la philosophie. Je me souviens qu'un jour un professeur nous dit que le mot « chose » est le mot le plus général qui soit, puisqu'on peut toujours dire d'une réalité quelconque que c'est une chose. Je recueillis cette remarque avec avidité. Je tenais là quelque chose de solide. Au postulat, nous avions un manuel de morale où surnageaient quelques définitions d'allure vaguement philosophique : définitions de l'acte humain, de l'âme, de

la vie, etc. J'avais du goût pour la rigueur de ces formules. Cette année-là, je connus pour la première fois de ma vie un véritable appétit de savoir organisé. Je ne l'ai plus retrouvé avec cette fraîcheur. Socrate dit bien que si la philosophie doit être aimée, elle le sera par les jeunes gens de 18 ans.

Pendant l'année de noviciat, toute étude « profane » était interdite. Le noviciat, c'est la grande rupture, assez bien symbolisée par la prise de la soutane et l'imposition d'un nom nouveau. Nous étions invités à fournir une liste de trois noms qui nous plairaient, parmi lesquels le frère Maître choisirait. Je ne me souviens plus de ceux que je choisis, sauf de celui qui me plaisait le plus et qui me fut octroyé de fait : À partir du 15 août 1944, je fus Pierre-Jérôme. Le nom avait déjà été porté par un frère mort à 26 ans, dont le corps reposait au cimetière du noviciat. Chaque fois que nous passions devant le cimetière, nous faisions une courte prière. De l'entrée, je pouvais lire ce nom sur l'épithaphe. L'idée me vint de le choisir pour moi. J'aimais le caractère de l'apôtre Pierre, tel qu'il nous apparaissait dans l'Évangile. La vie et le caractère de saint Jérôme me plaisaient également ; de plus, c'était le patron de la paroisse où j'avais été baptisé. Les deux noms ensemble avaient grande allure. De passage à Madrid, le 26 août 1962, j'entendis à la lecture du calendrier religieux : « En ce jour, en 1936, à Malaga, assassinat par les rouges du frère Pedro Jeronimo. » Huit ans avant que je reçoive ce nom, un homme l'avait porté, en Espagne, jusqu'à la mort.

Le but du noviciat, où qu'on le fasse, c'est d'amorcer un homme nouveau, le seul à qui il puisse arriver quelque chose de vraiment neuf : « Que peut-il arriver de nouveau au vieil homme », demande Lanza del Vasto. Si je simplifie à l'extrême, je vois ceci : il s'agit de démolir ce qui est et de bâtir quelque chose de neuf avec les matériaux anciens. La technique est également utilisée dans les académies militaires. Il s'agit de vous prendre en main et de vous remodeler. Le frère Maître avait une forte expression : « Vous devez vous travailler », disait-il. Je le pris au mot, avec une sincérité aussi totale qu'erratique. Il fallait se travailler, je me travaillerais. Mais à quoi bon entreprendre le récit de ce que fut cette année-là : je ne suis pas disposé à tout dire. Ce que je dirais serait dès lors sans lien et sans cause indiquée. On peut croire que j'ai démêlé pour mon compte et depuis longtemps toute l'af-

faire, mais je ne veux pas en parler ici. Je dis seulement que la lutte fut si radicale et si mal conduite, que j'y sombrai physiquement. Je devais traîner encore un an et demi, c'est-à-dire, pendant toute l'année de scolasticat, qui se faisait à Valcartier où nous avions, pour la première année, notre scolasticat-école normale. Peu après cette année d'étude intense, je découvris que j'étais tuberculeux au dernier degré, avec des cavités aux deux sommets, et le reste des plagues pulmonaires plus ou moins envahies. Et par là-dessus, une pleurésie. C'était l'automne 1946 ; j'avais 19 ans.

*
* *

Parmi les jeunes gens qui ont actuellement 20 ans, il en est peu qui peuvent s'imaginer ce qu'était la province de Québec en 1946. Songeons seulement à ceci que la tuberculose était encore considérée comme une maladie honteuse (on n'avouait pas volontiers qu'on était ou qu'on avait été tuberculeux), et que l'on soignait à peu près de la même façon qu'en 1900. Le sanatorium, on n'y songeait pas volontiers, car il était implicitement entendu qu'on y entraît pour mourir. En tout cas, on n'y songea pas pour moi. On m'expédia à St-Hyacinthe, où nous avions une infirmerie. J'y fus très bien traité par un vieux frère français qui était infirmier à cet endroit depuis plus de 30 ans. Mon moral était excellent : tout le monde croyait que je mourrais, sauf moi. Un homme de 19 ans, même lourdement frappé, il dispose de réserves de vie incroyables. À St-Hyacinthe, la maladie fit du surplace. J'étais seul à l'infirmerie avec une couple de vieux gâteux et un autre frère, dans la quarantaine, qui se consumait lentement de tuberculose, lui aussi. Je m'y ennuyai prodigieusement.

J'avais aimé, malgré tout, mon séjour à Valcartier, la montagne, le bois, la rivière. Je demandai à y retourner. C'était une erreur. À St-Hyacinthe, je gardais le lit presque continuellement et la nourriture était excellente. À Valcartier, qui était une maison d'étudiants, personne ne pouvait s'occuper d'un malade et la nourriture était infecte comme elle est presque toujours dans ce genre de maison. Je recommençai à faire de la température ; je séchais debout : mesurant 5'10",

je pesais 114 livres. Je déclinai rapidement. On entreprit des démarches pour me placer au sanatorium. Il fallut attendre qu'il y eût un lit libre. Le 14 décembre 1947, je partais pour l'hôpital Laval. Je devais y rester 47 mois.

Je mis du temps à m'habituer à ce nouveau milieu. J'étais pourtant bien résigné, sauf que j'avais une peur bleue des piqûres. En 1947, le traitement de la tuberculose consistait essentiellement dans la « cure ». La cure, en argot local, c'était garder le lit 24 heures par jour. Il y avait en fait quatre classes de malades : les classés A devaient rester au lit toute la journée ; les classés B avaient l'autorisation de se lever deux ou trois heures par jour, après les repas ; les classés C pouvaient circuler davantage et avaient ainsi le droit d'assister aux représentations hebdomadaires de cinéma qui se donnaient dans la grande salle ; les classés D pouvaient sortir dehors une demi-heure ou une heure par jour, pour se réadapter progressivement à la vie civile. Outre la cure, on administrait le pneumo-thorax et le pneumo-péritoine. Ces traitements consistaient en une insufflation d'air entre les plèvres ou entre les parois du péritoine. L'idée était de comprimer le poumon et de l'immobiliser au moins partiellement afin de favoriser la cicatrisation des cavités. Le pneumo-thorax n'ayant pas réussi chez moi, on opta pour le pneumo-péritoine. Je subis ce traitement pendant trois ans. L'insufflation se pratiquait à tous les 10 ou 12 jours. L'opération n'était guère douloureuse, mais il est toujours désagréable de se faire enfoncer une aiguille dans le ventre. Je ne m'habituai guère à cette cérémonie. On pratiquait aussi la thoracoplastie, qui consistait à sectionner les côtes du patient pour obtenir une compression complète et définitive du poumon malade. L'opération se pratiquait en un, deux ou trois temps, selon les cas. À chaque temps, on sectionnait trois côtes. Un mois ou deux après la première intervention, on recommençait. C'était une terrible épreuve.

À l'hôpital Laval, il mourait, à cette époque, une centaine de malades par année, pour un roulement d'un millier de malades, environ. L'avènement des antibiotiques et le perfectionnement des techniques opératoires, conditionnées elles-mêmes par les progrès de l'anesthésie, allaient révolutionner le traitement de la tuberculose. La streptomycine fit son apparition vers le milieu de 1948, si j'ai bonne souve-

nance. J'en bénéficiai et ce fut à partir de ce moment que je commençai à remonter lentement la pente.

La vie au sana était une vie abstraite, étale, coupée du monde, coupée du temps. Dans la *Montagne magique*, Thomas Mann fait bien ressortir cet aspect intemporel de la vie au sana. Le temps, qui a semblé si long à parcourir, vu en rétrospective, se télescope sur lui-même au point de paraître n'avoir point eu lieu. C'est le temps qui paraît le plus court à vivre qui semble le plus long au plan de la mémoire. La raison en est que de multiples événements l'ont pour ainsi dire noué sur lui-même et lui ont donné leur consistance ; mais un temps sans événements est un temps qui n'a pas cristallisé. Mais ces remarques ne valent que pour le temps psychologique ; en fait, le séjour au sana n'est pas purement et simplement défaisant ; à un niveau plus profond, il donne occasion à un homme de déceler l'essentiel : c'est le temps de l'attention.

Nous avions un argot local, des distractions à notre mesure, des rites : le rite de la pesée hebdomadaire, le rite de la prise de température, à 4 heures ; le rite du verre de lait, à 3 heures et à huit heures. Les cartes constituaient le jeu le plus répandu. Il y avait aussi quelques amateurs d'échecs, jeu que je pratiquai beaucoup. Le comité des loisirs publiait une petite revue. J'y écrivis des dizaines d'articles. Je découvrais la joie d'écrire et d'être imprimé, fût-ce pour un public restreint. Ces articles ne valaient pas grand-chose, sinon comme exercice d'écriture, car je léchais la forme, allant jusqu'à m'interdire d'utiliser deux fois le même verbe dans le corps d'un article, ou d'employer les verbes avoir et être. Je lisais aussi beaucoup. Le service de la bibliothèque était excellent et la bibliothèque elle-même assez bien fournie. J'avais d'ailleurs quelques volumes personnels. Je lus Bloy presque en entier. J'avais pris goût à Bloy en lisant un article dans la revue *Études* à l'occasion du centenaire de la naissance de Bloy, en 1946. Les quelques citations que contenait l'article m'avaient mis en appétit. Mais il n'y avait aucun volume de Bloy à Valcartier, où je me trouvais à ce moment. À St-Hyacinthe, il y avait un frère qui possédait du Bloy, mais il ne voulut pas me prêter ses volumes sous prétexte que cette lecture n'était pas convenable pour moi. À l'hôpital, je pouvais lire tout ce que je voulais. Il y avait une infirmière qui raffolait de Bloy ; grâce à elle, je pus le lire presque en entier. J'étais naturellement ac-

cordé avec ce contempteur féroce et excessif. Je ne le jugeais pas ; je le buvais comme du lait. Je lus aussi Pascal. Encore un auteur que j'ai découvert tout seul, et par hasard. Un jour que je me trouvais dans la chambre du professeur de français du scolasticat, je vis les *Pensées* sur un rayon. J'avais lu, au juvénat, le *Sens exquis*, de V. Germain, qui est, comme on sait, un recueil de maximes. Voyant « pensées », au dos d'un volume, je crus à un autre recueil du genre. Je l'ouvris et je tombai sur ceci : « L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants. » Je n'eus point le temps d'en lire davantage, mais j'avais le nom en tête. Je lus donc les *Pensées*. Puis ce furent Péguy, Bernanos, Duhamel, Mauriac, Thibon, etc. Je me formais, enfin, seul, au pifomètre, comme dirait Céline ; mais lui, c'est beaucoup plus tard que je l'ai rencontré. La Bible avait sa part : je lisais le Nouveau Testament une demi-heure par jour, régulièrement ; quant à *l'Imitation de Jésus-Christ*, c'était une vieille connaissance, on pense bien : j'avais fait mon noviciat ! Dans la *Vie intellectuelle*, Sertillanges, que je lus aussi beaucoup à cette époque, conseille d'apprendre par coeur des passages de la Bible, afin de « sanctifier la mémoire ». J'appliquai ce conseil : j'appris par coeur le Sermon sur la montagne, en saint Matthieu, à la virgule près.

C'est à l'hôpital, je crois bien, que j'effectuai mon passage de droite à gauche. Droite, gauche, infinies discussions et une grosse mathèse de doctorat en perspective. Très peu pour moi : à chaque vie suffit sa mathèse. Je dis quand même mes petites idées là-dessus. Et d'abord, ces notions-là ne sont pas des importations. Les hommes se divisent en hommes de droite et en hommes de gauche, comme ils se divisent en introverts et en extraverts ; en obèses et en filiformes ; en imbéciles et en malins. Le malheur, c'est qu'on est toujours le gauchiste ou le droitiste de quelqu'un. On n'en sort pas si l'on attend de mettre la main sur le gauchiste intégral, vacciné et barbu, ou sur le droitiste indiscutable, médaillé et joufflu. Mais on peut s'entendre sur ceci, qui est fondamental pour la question qui nous occupe ici : l'homme de gauche, c'est l'homme qui aime la pauvreté ; l'homme de droite, c'est l'homme qui aime le pouvoir. Point. Ce sont là, de part et d'autre, les plus petits communs dénominateurs. Il peut y avoir beaucoup de flottement si l'on considère les abonnements aux revues, ou les prises de positions hâtives, mais le fond demeure. Par nature, je suis plutôt un homme de gauche, mais la formation que j'avais acceptée, car je

l'avais acceptée et non subie, avait réussi à me plaquer certaines réactions typiques de l'homme de droite ; c'est ainsi que je fus franquiste et pétainiste ; que la grève de l'amiante me trouva fort réticent, etc. À l'hôpital, j'eus l'occasion de décaper mon vrai moi, ou en tout cas, de commencer ce travail de récupération de moi-même. Je pompiérise en appelant cela mon passage de droite à gauche. On voit du moins ce que je veux dire par là.

En 1950, le temps arriva où je devais prononcer mes vœux perpétuels. Je fis ce dernier pas sans débat important, sauf que j'avais un peu honte de ne rien apporter au corps auquel je me liais pour la vie. Après la cérémonie des vœux, je regagnai ma chambre d'hôpital, où je devais demeurer encore pendant 16 mois. A la fin de novembre 1951, je quittai l'hôpital. Entré à 19 ans, j'en comptais maintenant 25. J'étais pratiquement inconnu en communauté, puisque je sortais à peine du scolasticat quand je tombai malade. Mes études officielles se résumaient à un brevet complémentaire d'École normale, l'équivalent d'une 12^e année, à peine. Les confrères de ma promotion étaient presque tous bacheliers. Je me savais hypothéqué pour la vie. Je sortais d'un tunnel pour entrer dans un autre. Ce furent les mois de convalescence, que je passai moitié à St-Hyacinthe, moitié à Québec. En septembre 1952, je repris mes études à Valcartier. L'année suivante, je les continuai tout en donnant quelques cours au scolasticat. Je préparais le baccalauréat, à titre d'extra-collégial. Il faut croire que je n'étais pas complètement guéri ou que je travaillai trop, toujours est-il que je rechutai. En avril 1954, je me retrouvai à l'hôpital Laval ; je devais y demeurer un an, et cette fois, je n'évitai pas la table d'opération : de nouvelles techniques opératoires avaient été inventées ; je subis une intervention au poumon droit. Nouvelle sortie, nouvelle convalescence. Comme il n'était pas question que je reprenne l'enseignement tout de suite, j'obtins l'autorisation de m'inscrire à l'université Laval, à la faculté de philosophie. La philosophie m'avait toujours intéressé. J'étudiai à Laval pendant trois ans et j'obtins la licence. C'est alors que je connus Jacques Tremblay, avec qui je me liai d'amitié. Nous rédigeons ensemble des résumés de cours, à l'usage d'étudiants paresseux. Pour nous qui les rédigeons, c'était un excellent exercice ; pour les usagers, c'était un esquif de fortune pour traverser le détroit des examens.

Nous avons aussi fondé un cercle de 6 ou 7 étudiants, tous inscrits à des facultés différentes. Nous l'appelions *l'Échange*. Nous nous retrouvions une fois la semaine pour étudier un texte. Nous passâmes la majeure partie de nos réunions à étudier la magistrale analyse de Jean Lemoyne : *Atmosphère religieuse au Canada français*.

Je tiens à dire ici que l'un des hommes qui m'ont le plus apporté, à cette époque, ce fut M. Émile Simard. Si je comprends quelque chose à la critique des sciences et au marxisme, c'est à lui que je le dois. M. Simard avait la coquetterie d'enseigner debout et en utilisant largement le tableau. En quoi il était fort mauvais « professeur » ut sic, d'université ut sic. On sait, en effet, qu'un professeur qui se respecte n'écrit pas au tableau noir : ça fait primaire. Un bon professeur doit avoir l'air ennuyé.

En 1956, un ami et moi, nous lançâmes une petite revue à usage interne que nous avons baptisée *Le Trait* : nous voulions que cette revue fût une flèche au flanc de la moinerie. Nous y débattions les problèmes de l'adaptation des frères aux temps actuels. Nous faisons tout nous-mêmes : la plupart des articles, l'impression, l'expédition. Nous tirions à 40 exemplaires : un ou deux exemplaires par poste, selon l'importance du poste. Les frères s'arrachaient la revue. Mais nous nous fîmes aussi quelques solides ennemis. Après sept numéros, la revue fut suspendue. Après ma licence, je fus nommé à Chicoutimi où j'enseignai pendant deux ans. C'est à Chicoutimi que j'écrivis ma première lettre au *Devoir*, ou plutôt à Laurendeau, qui devait la publier sous le pseudonyme que l'on sait. On connaît le reste de l'histoire.

*
* *

Ce fut une immense aventure, aux répercussions étonnantes. Je ne me suis, jamais expliqué là-dessus. C'est le moment de le faire. Il ne s'agit pas ici de raconter comment le bouquin fut conçu, dans quelles conditions, qui en fut l'occasion, etc. L'essentiel, là-dessus, a été dit. Ce que je dois dire maintenant, c'est comment ma vie fut changée par cet événement et ce qui s'ensuivit.

Avant la publication du volume, j'avais déjà reçu l'ordre de cesser toute activité publique. Cet ordre ne visait que les articles parus dans le *Devoir*, puisque l'on ignorait, en haut-lieu, qu'un volume fût en préparation et même, sur le point de paraître en librairie. Pour me conformer à cet ordre, tel qu'il me fut signifié, je devais tenter de stopper la parution du livre. Je pris le train pour Montréal. À mes côtés, sur la banquette, un prêtre récitait tranquillement son bréviaire. J'étais infiniment triste. J'enviais cet homme, à côté de moi, dont je supposais qu'il était en ordre. Pourquoi, pourquoi, me suis-je embarqué dans cette affaire, me disais-je ? Il faut dire que l'ordre qu'on m'avait communiqué faisait état de la possibilité d'une expulsion de la communauté. Cette éventualité me désespérait. À Trois-Rivières, Jacques Tremblay m'attendait. Nous filâmes ensemble à Montréal, en auto. Vers 8 heures p.m., j'eus un entretien avec Jacques Hébert, olympien et roublard. Le lendemain, nouvel entretien, cette fois, accompagné de mon Supérieur, avec Jacques Hébert et Edgar Lespérance. On connaît le résultat.

Mais voulais-je vraiment stopper la parution du volume ? On a cru, et Jacques Hébert lui-même, que c'est uniquement parce qu'on m'y forçait que je demandai d'arrêter la publication, mais que par devers moi, je ne le désirais pas. En fait, je fis plusieurs démarches contradictoires, mais la dernière des dernières, celle où je mobilisai la fine pointe de ma volonté, fut une démarche de renonciation. Je ne sus vraiment que le livre sortait qu'au moment où la radio annonça l'événement. J'étais à Alma depuis une dizaine de jours.

Toute la communauté était réunie autour de l'appareil. CKAC donnait une interview ; c'est Laurendeau qui parlait. La réception était mauvaise, mais enfin, on était sûr que ça y était. J'étais content que le livre fût sorti, mais fort inquiet quant aux réactions éventuelles. Les jours qui suivirent, il y eut de nombreux articles dans les journaux. J'en recevais de partout, de même qu'un volumineux courrier auquel je n'avais pas le temps de répondre. Cela devait continuer sans interruption pendant toute cette année scolaire. Justement, il fallait faire la classe. J'enseignais pour la première fois la philosophie au niveau terminal du cours classique. Les élèves furent parfaits, c'est-à-dire parfaitement naturels.

Dès avant la publication des *Insolences*, j'étais sous le coup d'une interdiction absolue d'écrire ou de parler publiquement. Cela compliquait ma vie : d'une part, j'étais assailli de demandes de toutes sortes venant de journalistes, de Radio-Canada, de divers organismes ; d'autre part, je n'avais aucune possibilité « d'administrer » le Frère Untel. Je vois bien maintenant que ce dernier pouvait se passer de moi.

Un vendredi soir, après la classe, je reçus un appel téléphonique du frère provincial. Une heure après, je partais pour Montréal avec lui : le Cardinal voulait me parler. À 3h.00 p.m., le lendemain, j'étais dans le parloir du palais cardinalice, nullement dégonflé, mais fort tendu et les mains humides. Le Cardinal me retint pendant plus d'une heure. Entre autres choses, il fut décidé qu'il demanderait à mon Provincial de lever l'interdiction qui pesait sur moi, afin que je puisse m'expliquer à la télévision. L'émission eut lieu deux semaines plus tard : Le Frère Untel prenait visage et voix, le temps de prouver qu'il n'était pas attaché à la patte du poêle comme Aurore, l'enfant martyr. Je me crus sauvé ; je me trompais fort. En vérité, la machinerie était en branle, et quand une roue d'erre de cette dimension a atteint son régime, même si on coupe le courant, elle continue de tourner. D'ailleurs, le courant n'était pas coupé. Le 19 décembre, je reçus la visite du frère provincial. Il avait l'ordre de passer dans chaque poste de sa province pour y lire publiquement, devant les frères rassemblés, la lettre de condamnation émanant de la Sacrée Congrégation des Religieux.⁴ Les provinciaux des deux autres provinces de ma communauté devaient en faire autant dans leurs provinces respectives. Il semble bien que chaque évêque de la province de Québec reçut une copie de cette lettre. J'en parle ici parce que le fait est de notoriété publique. Je n'ai jamais eu de copie de cette lettre entre les mains. La condamnation ne devrait pas prendre l'aspect d'une condamnation publique. Pourtant, deux jours plus tard, je recevais un appel d'un journaliste de Granby me demandant des précisions au sujet de cette lettre romaine. À la fin de juin, la revue *Liberté et Nouvelles illustrées* la publièrent in extenso. D'où tenaient-ils une copie de cette lettre ? Qui, en-dehors des trois provinciaux maristes, avaient cru utile à la gloire de Dieu et au salut des âmes, de

⁴ S.C.R., équivalent, dans l'administration romaine, d'un "ministère des religieux".

communiquer cette lettre à des journalistes ? Quant à moi, je répète que je n'avais pas de copie de cette lettre.

Le 29 décembre, j'écrivis au Cardinal Léger, pour l'informer de la lettre de blâme de la Sacrée Congrégation des Religieux. Il me répondit ce qui suit :

« ... ce qui rend ma position plus difficile, c'est que la lettre circule sous le manteau. Je ne crains pas d'affirmer que cette indiscretion nous causera encore beaucoup de difficultés et que je la considère comme manquement grave à la prudence. Vos Supérieurs ne sont pas à blâmer dans cette nouvelle histoire qui fera rebondir tout le problème, mais celui qui a commis l'indiscrétion a pour le moins fait une imprudence. »

Je rappliquai tout de suite :

(...) je crois encore aux relations personnelles, d'homme à homme, en dehors des textes, des paragraphes, des canons. L'Incarnation s'est faite en dehors des textes, des paragraphes, et des canons. Les relations de Jésus avec nous sont des relations originales. Elles ont d'ailleurs beaucoup embarrassé les scribes et les prêtres de l'époque. (...)

Vous semblez vous étonner que la lettre de la Sacrée Congrégation des Religieux circule sous le manteau. Moi, ça ne m'étonne pas. Les saints canonistes romains sont bien naïfs s'ils ont cru que cela pouvait demeurer caché. Quand on veut qu'une chose demeure cachée, on ne commence pas par en informer 800 hommes. (...)

Personnellement, je me moque bien que la lettre soit divulguée ou pas. (...)

La diffusion de la lettre de Rome fit un bruit considérable. *La Presse*, par exemple, publia la nouvelle en première page. La confusion dans les esprits était grande. Les gens du peuple ne s'expliquaient pas qu'un livre qu'ils avaient aimé et qui leur avait paru sain puisse être mis à l'Index. Car, pour eux, cette censure équivalait à une mise à l'index. Les gens ne sont pas tous canonistes.

J'écrivis encore plusieurs fois au Cardinal Léger et chaque fois, il me répondit avec patience et bonté. Il est utile de verser ces pièces dans le public. On y verra une tranche de notre histoire religieuse ré-

cente, toute fumante encore. Je m'étonne aujourd'hui de l'audace inconsciente qui m'animait. Oserais-je encore écrire de telles lettres ? Je ne cite pas, ici, les plus véhémentes, peut-être faudrait-il dire extravagantes. En tout cas, je ne les sortais pas de la poche de ma soutane ; je les tirais de mes entrailles. Je charriais sans doute un peu ; c'est un fait que je charrie facilement. Mais il me semble que j'avais raison, pour le fond, de vouloir prouver l'existence de la liberté d'expression dans l'Église, Discrétion, discrétion, je m'en fous. La discrétion n'est pas une catégorie chrétienne, au sens où on l'entend communément. Je ne parle pas ici de la « discrétion » de saint Benoît, qu'il faudrait traduire par *humanité*. Quand saint Paul dit : « que votre modestie soit connue de tous », il veut dire : que votre profonde humanité, votre intégrale et vibrante humanité soit connue de tous. Et saint Benoît reprenait saint Paul. Oh ! que je voudrais que les chrétiens retrouvent le style chrétien ; l'allégresse, la liberté chrétienne. Le style chrétien, nous l'avons perdu par ici. Qui songerait à dire de nous ce que les administrateurs romains de l'an 63 disaient de la poignée d'hommes qui bouleversaient l'Empire, sans argent, sans téléphone, sans avion, par la seule force de l'esprit. « Ils reçurent l'Esprit et ils se mirent à parler. » Mais ils avaient du style ; ils ne consultaient pas les manuels d'étiquette et les agences de discrétion. « Ces hommes-là ont révolutionné le monde » disaient les Pharisiens aux administrateurs romains. C'est écrit dans les Actes des Apôtres, 17, 6.

Je voulais, moi, j'ai toujours voulu faire la preuve qu'un chrétien pouvait être baveux. Je m'explique au sujet de ce terme de salon. Dans mon pays, au Lac St-Jean, baveux, ça veut dire, entre autres choses : fier, arrogant, entreprenant. Quand un élève me disait, après certaines improvisations que je faisais parfois, en classe : « Frère, vous êtes baveux », je savais ce qu'il voulait dire. Je souriais, terriblement complice.

La correspondance que j'échangeai avec le Cardinal, cette année-là, me révéla son extraordinaire patience. Il se montra père envers moi, selon la plus noble acception du terme. Père, Père, on n'entend que ça, on ne lit que ça, dans la bouche ou dans les écrits des hiérarques catholiques. Ils sont nos pères, nous sommes leurs fils. Bon. Seulement, on aimerait la sentir un peu plus, cette fameuse paternité, car enfin, la paternité, on a bien sa petite idée là-dessus. On a connu des pères se-

lon la chair et des pères selon l'esprit. Si on la rencontre, la paternité, on la reconnaît, on ne s'y trompe pas. On dira : fort bien, mais en cette affaire, vous étiez plutôt mauvais fils. Admettons. Mais je dis que le père se reconnaît à ceci qu'il demeure père même à l'égard du mauvais fils. Il y a une histoire, à ce sujet, dans saint Luc. « Le père », dit Péguy, « c'est encore lui qui pleure le plus au moment des retrouvailles avec le mauvais fils. » Le père qui jette dehors sa « fille enceinte », mauvaise fille, honte de la famille, etc., on l'appelle un mauvais père. Mais le Cardinal fut un bon père pour moi. J'emploie ces mots, bien décapés de toute banalité.

Je crois bien qu'il m'évita le pire. Le fait est que je fus tranquille tout le reste de l'année. En juin de la même année, je reçus le *Prix de la Liberté* que décernaient conjointement, pour la première fois, les revues *Cité Libre* et *Liberté*. Je remerciai dans les termes suivants

« De Gaulle raconte de M. De Gaulle comment il refusa, vers 1945, de faire partie de l'Académie française pour la raison que De Gaulle ne pouvait pas recevoir de distinction étant De Gaulle et suffisamment distingué par cela même. Pour ma part, j'accepte certaines distinctions, mais j'ai là-dessus quelque coquetterie : je n'accepte que des, distinctions un peu extravagantes.

C'est ainsi que j'ai accepté récemment de faire partie de « l'Ordre du Bleuet d'Or », que décernent chaque année les étudiants de la région du Saguenay-Lac-St-Jean à l'université Laval. C'est dans le même esprit que j'accepte la distinction dont vous m'honorez ce soir, Messieurs.

Le fait que vous ayez songé à moi comme premier récipiendaire du prix de la liberté est significatif de ce que j'appelle l'échelle québécoise. À mes yeux, un serviteur distingué de la liberté, ça ne peut être qu'un homme qui a souffert pour elle, et sérieusement. Partout en Europe et en Asie, en ce moment même, on ne peut être libre qu'au risque de sa vie. Ici, tout le monde peut dire ce qu'il veut ou faire ce qu'il veut, au seul risque de quelques ennuis. Partout ailleurs dans le monde, un homme ne peut être libre qu'au risque de sa vie ; ici, on peut être libre au seul risque de son niveau de vie, en mettant les choses au pire.

Je veux bien reconnaître que j'ai pris quelques risques dans le sens de la liberté. Certains pourraient aussi bien soutenir que j'ai plongé comme un innocent, sans trop savoir si l'eau était froide et sans avoir pris la précaution d'apprendre à nager. Cela ne fait pas de moi un exemplaire bien reluisant de la liberté. Mais enfin, je ne veux pas qu'on m'accuse de pratiquer le vice bien monacal qu'on appelle l'humilité à crochet.

J'accepte donc l'honneur que vous me faites, non pas toutefois sans y associer le nom d'un homme

qui mériterait plus que moi cette distinction : le Cardinal Léger. (...)

On ne sauve que des élus ; seuls les noyés se noient et seuls les hommes libres libèrent ».

(Le Devoir, 23 juin 61)

Je me croyais malin. Moi et ma petite malice ! Le 2 août, je reçus la visite du frère provincial. Cette fois, ça y était. Puisque je n'avais rien compris, puisque j'avais mauvaise volonté, puisque je me permettais de recevoir des prix de liberté, puisque je croyais qu'un chapeau cardinalice me protégerait de toute averse, on décidait que j'irais apprendre ma leçon dans un endroit plus tranquille. Le petit poisson bleu changerait d'aquarium. Un changement d'eau ne fait pas de mal aux petits poissons bleus.

*
* *

Je partis pour l'Europe le 18 août. Voyage classique ! la vie bourgeoise et abstraite à bord d'un paquebot moderne. Un soupçon de mal de mer, un iceberg à l'horizon ; un jésuite, deux jésuites. Il paraît même que le Frère Untel était du voyage.

Je passai un mois à Paris avant de filer à Rome. Paris, Rome. L'Occident roule sur cet axe. Paris, tout le monde y est allé. Pour chacun, c'est un événement, mais il n'est pas question ici de mes souvenirs de tourisme. J'eus l'impression, non pas de connaître Paris, mais de le reconnaître. Ces noms de rue que l'on sait depuis longtemps, parce qu'on se souvient d'une chansonnette ou parce qu'on les a lus au dos d'une revue ou d'un livre . boulevard Raspail, rue St-Vincent, rue Jacob, rue Monsieur. Je rapporte cependant un petit fait, parce qu'il est significatif. Un soir que je soupais dans un petit restaurant de la rue de Babylone, j'entendis derrière moi des bribes de conversation. Je reconnaissais des noms : Le Devoir, Filion, Laurendeau, etc.

Je dressai l'oreille. La suite de la conversation me permit de déduire que les deux hommes qui parlaient dans mon dos étaient deux prêtres . un Canadien et un Français. Puis tout à coup : « Avez-vous lu les *Insolences* ? », demanda le Canadien. « Certes, » répondit l'autre, « et ça m'a beaucoup plu. » - « On dit qu'il est maintenant à Rome, mandé par ses supérieurs. » - « Oh ! alors, il n'évitera pas le Saint-Office. » Il me faudrait son adresse. J'aimerais le rencontrer quand je serai à Rome. » Je perdis le reste. Je terminai mon repas pieusement. Si la gloire, c'est de faire parler de soi dans un restaurant, j'ai connu la gloire. Mais la gloire, c'est d'être porté dans le coeur des inconnus et ça, on ne le sait jamais. Quoi qu'il en soit, tous ceux qui me connaissent pourront vous assurer que je suis demeuré modeste et charmant, un peu Huron sur les bords, par coquetterie à l'envers, mais de bon commerce ; bref, un bon petit garçon.

Mais je dois chercher à dire un peu plus sérieusement quel effet intérieur eut sur moi la notoriété où j'étais désormais embarqué. Car enfin, il est objectivement vrai de dire que je fus, pendant un an, le plus connu et le plus discuté des Canadiens français.

On m'a demandé parfois si « cela » m'était monté à la tête ; ou bien, mais ça revient presque au même, on s'étonnait devant moi que cela ne me fût point monté à la tête. Il me semble qu'un homme qui laisse quoi que ce soit lui monter à la tête, fait preuve qu'il ne l'a ni haute ni solide. Je me décerne donc un brevet de tête solide ? Pourquoi pas ? J'ai dit déjà que je suis plutôt charrieur, mais je ne charrie jamais dans le rose. S'il s'agit d'imaginer le pire, je galope facilement,

mais quant à me prendre pour un autre parce que j'ai eu du succès avec ce livre, non. Et d'abord, les proportions mêmes de ce succès me l'ont aliéné. Je mesurais très bien la part de ce succès qui tenait aux circonstances extérieures à mon action, et cette part fut énorme. Il y a d'ailleurs là quelque chose d'humiliant pour nous tous. Je m'explique : je viens de lire Arthur Buies. Il y a cent ans, cet homme disait mieux et plus que j'ai dit. Il osait plus que je n'ai osé. Il ne fut point reçu. Si moi, j'ai étonné et accroché l'opinion en écrivant dix fois moins dru, cela pourrait signifier que l'opinion canadienne-française, en 1960, était à ce point sensible, qu'elle réagissait à un excitant plutôt faible. Mais alors, cela signifie que rien ne l'avait vaccinée, puisqu'elle piquait une telle fièvre pour une aussi faible dose de vérité. Les piqûres administrées par Buies, il y a cent ans, ne donnaient pas la fièvre.

Ensuite, il faut dire qu'immédiatement à côté de la faveur populaire, il y eut les condamnations personnelles dont je fus l'objet. Les unes combattaient l'autre et ma température demeurait constante. Enfin, je me demandais si j'avais, oui ou non, servi l'Église. Je me demandais, lisant saint jean, si « je n'avais pas préféré la gloire qui vient des hommes à celle qui vient de Dieu. »

Ces sentiments n'étaient point égaux ; ils n'occupaient pas tous également ma conscience, mais enfin, ils furent tous, à un moment ou l'autre, débattus en moi.

Bien sûr, j'eus aussi de la joie. Quel homme se mêlant d'écrire ne se réjouit pas d'être reçu ? On n'écrit pas pour les arbres ; on écrit pour parler aux hommes. Je reçus de chaleureux témoignages : d'obscurs ouvriers m'écrivaient, des mères de familles, des jeunes gens. Qu'avaient-ils donc trouvé dans ce livre ? Je dis en toute simplicité qu'ils y avaient trouvé un homme. « On s'attendait de voir un auteur, » dit Pascal, « on est tout étonné et ravi parce qu'on trouve un homme. » Je vous dis, moi, il n'y a que l'homme pour l'homme. Est-ce donc si malin d'être un homme et d'écrire comme on parle ? Parfaitement : écrire comme on parle. Et puis, bien sûr, avoir du coeur. Mais cela même, est-ce donc si malin ? Est-ce donc si malin d'avoir du coeur ? J'ajoute que j'étais un frère enseignant. On n'était pas habitué à les entendre, ceux-là. Les entendre moquer, oui, mais les entendre parler eux-mêmes, non. Voilà, il me semble, les ingrédients de ce succès. Il

n'entre qu'une pincée de levure, pour beaucoup de farine, dans un pain. Le mérite objectif des *Insolences* fut d'être la pincée de levure.

Je disais donc que j'ai retiré de la joie de cette aventure. J'en ai aussi retiré des ennuis, et des durables. Au moment d'être courageux, on est porté par une espèce d'exaltation, mais ensuite, il faut monnayer seul, et sans exaltation, les conséquences de son action. Courageux, d'ailleurs, je ne le fus qu'à demi, et inconsciemment. J'ai plongé sans savoir que l'eau serait froide. Ensuite, il a fallu nager, chose qui s'apprend dans l'eau.

Des milliers d'hommes ont su souffrir pour leurs idées ou à cause de leur action publique. Songeons seulement à tous les prisonniers politiques. Il y a quelque chose de grand, et qui porte avec soi sa récompense, dans le fait de souffrir pour ses idées. Notons soigneusement qu'il y a beaucoup de degrés dans cette souffrance : être exécuté, pourrir en prison, voir ses biens confisqués, être pourchassé comme un chien, d'une part ; d'autre part, et ce fut mon cas, être officiellement « en congé d'étude ». Il n'y a guère de commune mesure entre les deux situations. Mais il y a une autre différence, et celle-là joue contre moi : les pourchassés, les prisonniers politiques, les fusillés, ils rejettent absolument le pouvoir qui les poursuit ; ils ne lui reconnaissent aucune autorité sur eux, autre que physique. Mais moi, l'autorité qui me désapprouvait, je la reconnaissais ; je reconnaissais son pouvoir sur moi. En désaccord avec elle, je l'étais pour ainsi dire avec moi-même. Il n'y a aucune exaltation à tenir tête à une autorité que l'on reconnaît ; si on le fait, si on croit devoir le faire, on le fait la mort dans l'âme et l'inquiétude dans l'esprit. À moins d'avoir la vocation de prophète chevillée à l'âme. Mais il faut être sûr qu'on est prophète.

II

« Chacun déploie la plus grande ingéniosité afin d'éviter de se voir face à face, et de remettre en question ses raisons d'être, qui sont le plus souvent des absences de raison ». (Gusdorf 175-76)

[Retour à la table des matières](#)

Je viens de refaire mon passé, comme on refait son chemin. Les événements que j'ai retracés n'ont rien d'extraordinaire. Des milliers de Canadiens français ont vécu une enfance encore plus pauvre que la mienne ; des milliers aussi furent tuberculeux et des milliers en sont morts.

Mettons que j'avais du chien et que j'ai eu de la chance. Je suis comptable de l'un et de l'autre. C'est encore une raison d'écrire. Il me reste à expliquer le sens que je donne à ma vie telle que ces événements l'ont faite. Nous sommes toujours maîtres du sens que nous donnons à nos vies. Et ce sens dépend de la lecture que nous faisons de notre passé. « Le plus vrai d'un individu, le plus lui-même, c'est son possible, que son histoire ne dégage qu'incertainement », a écrit Valéry. Ce passé est tellement incertain qu'on n'est même pas assuré de maintenir la lecture qu'on a décidé d'en faire. Cette décision, c'est l'exercice même de la liberté ; et la fidélité, c'est la fidélité à une lecture.

Je suis un frère éducateur. J'aurais pu ne pas l'être ; je pourrais ne plus l'être. Je veux le demeurer, parce que j'y trouve un sens à ma vie. Il faut en effet que je le découvre : personne ne peut le trouver à ma place. Je suis parti pour le juvénat à 14 ans. Que vaut un choix fait à 14 ans ? Mais qui parle de choix ? On choisit son menu ou la couleur de sa cravate, mais on décide de sa vie. Et c'est tout le long de la vie que l'on décide. Décision et division, c'est tout un selon l'étymologie. Toute décision consiste à trancher dans le vif. À 14 ans, je n'ai pas dit non à la proposition qui me fut faite. Que me serait-il arrivé si j'avais dit non ? Je n'en sais strictement rien. Je ne savais pas non plus ce qui m'attendait en disant oui. Je sais seulement ce qui m'est arrivé depuis et c'est à cela que je peux donner un sens. Pourquoi ai-je maintenu mon « choix » de 14 ans ? Je n'ai pas de réponse claire, et si j'en avais une, il faudrait en douter. Ce qui fait le sens d'une vie ne se renferme pas dans une ou deux propositions.

À 14 ans, je savais que je partais pour deux ans. Je m'étais dit : on ne me reverra pas avant deux ans. Il entraînait un peu d'orgueil et beaucoup de réalisme dans cette détermination : l'orgueil de ne point lâcher trop rapidement, et le réalisme du petit gars qui sait qu'on ne se promène pas du Lac-St-Jean à Lévis, et de Lévis au Lac-St-Jean, par caprice.

Peu après mon arrivée au juvénat, un dimanche matin, à la salle d'étude, je vis un tableau couvert de formules toutes plus nobles les unes que les autres. On nous engageait à choisir une « devise ». On nous prenait pour des nations ! je choisis la devise qu'on attribue à Dollard des Ormeaux . Jusqu'au bout ! jusqu'au bout de quoi, je n'en savais rien, mais il est clair que je sentais le besoin de me provoquer : on ne s'engage pas à respirer.

J'ai continué. Personne ne m'a jamais forcé. Forcé, non, mais conditionné. Ah ! bon, nous y sommes ! Le conditionnement. Brave new world ! Salut ! Pavlov et ton bon gros chien. Ce que je reproche aux chiens, c'est qu'ils ne ronronnent pas. Quand je veux savoir ce que c'est que le bonheur, je ne vais pas voir Aristote ; je mets la main sous le menton d'un chat qui ronronne.

Combien de fois ne m'a-t-on pas dit : « Tu es entré à 14 ans et ensuite, on t'a conditionné. Le milieu, l'enseignement, la doctrine, si l'on peut parler de doctrine, l'atmosphère, tout contribuait à rétrécir ta liberté vers une seule issue. Tu as cru choisir alors qu'en fait, tu t'avancas dans un tunnel. Regarder en arrière, on te disait que c'était une infidélité. » On m'a souvent servi ce petit discours, mais je ne veux pas argumenter là-dessus : il n'y a que les désespérés de l'esprit pour aimer à argumenter. Il serait trop facile, en effet, de demander pourquoi ce système de conditionnement fut efficace dans mon cas, et stérile pour 90% de mes camarades. Trop facile de faire remarquer que tout le monde subit un système quelconque de conditionnement : journaux, télévision, réclame commerciale, système glandulaire, éducation familiale, cercle de relations, etc. À vouloir tout expliquer par le conditionnement, on finit par ne plus rien expliquer. C'est le conditionnement lui-même qu'il faut expliquer, loin qu'il soit une explication universelle. Je piétine un peu : si c'est par conditionnement que j'ai continué, il est symétriquement vrai de dire que c'est en vertu d'un autre conditionnement que d'autres ne sont pas demeurés ou n'ont même pas entrepris. On voit bien qu'il faut reprendre la question autrement.

*
* *

C'est tous les jours que je continue ; c'est tous les jours que je m'engage. Il m'importe peu de vous concéder qu'à 14 ans je ne savais pas ce que je faisais ; mais je ne vous concéderai pas facilement que je ne le sais pas aujourd'hui. Et pourtant, je maintiens qu'à 14 ans je ne savais pas ce qui m'attendait, pas plus que je ne sais ce qui m'attend sur le reste du chemin. Nous sommes ici au coeur du problème de la liberté. Je ne démontre rien - je ne suis pas un désespéré de l'esprit ; je coupe au plus court : le style du témoignage n'est pas le style du théorème. Je vis sur deux ou trois certitudes qui fondent ma paix, sinon toujours ma joie. La liberté, c'est l'acceptation personnelle des déterminations qui nous grèvent dès avant notre naissance et tout le long de la vie. C'est l'acte par lequel un homme s'arrache des limites qu'il s'est données ou qui lui ont été imposées, se dresse devant elles et dit : j'ac-

cepte. Je feuillette mon journal et je vois ceci : « Le jour où vous avez accepté la prison d'un corps mutilé, vous avez obtenu la liberté. » Je n'ai pas noté de qui est cette remarque ; je la trouve vraie, c'est ce qui compte. Plus loin, je lis ce passage de Mounier, que j'avais copié dans ma chambre, à Rome : « Je ne crois pas que la vocation soit un plan tout tracé d'avance dans l'esprit de Dieu, que je sois destiné depuis le père Adam ou même depuis le 1er avril 1903, à être directeur d'Esprit. Je ne crois pas que nous ayons à lire je ne sais quel plan caché, et, si on ne le trouve pas, c'est foutu. Dieu se fiche un peu, j'imagine, de la matérialité de nos oeuvres : il nous invente avec nous. Ce qu'il faut, c'est avancer... En cas d'incertitude invincible, je ne crois pas que le geste du chrétien soit : je recule parce que je ne suis pas certain, mais : je me lance, et, avec l'aide de Dieu, on arrivera bien à transformer ce coup de dé en vocation. » Dieu nous invente avec nous au fur et à mesure. C'est aussi cela la liberté. La liberté est en avant et en arrière, à gauche et à droite. Tous les doutes s'étoilent devant moi. À ce point de ma vie, je suis à un carrefour. À quarante ans bientôt, on sait qu'on a atteint la moitié de sa vie. Avant de basculer, on voudrait essayer une autre direction. On se pose des questions sur la réalité de l'appel auquel on a tenté de répondre. Cet appel qui parlait tout bas, qui maintenant sa réclamation par-dessous d'autres appels plus précis et plus urgents. Chant profond, parfois enterré, mais toujours vivant et que je percevais au moment même où j'espérais qu'il s'était découragé. Était-on vraiment appelé ? Et à quoi ? Jusqu'à quel point a-t-on été conditionné ? Déformé ? Et quand on songe au vide affreux de la formation qu'on a reçue, à la nullité doctrinale dont on a été nourri, on se demande si on n'a pas été tout simplement trompé, attiré sous de fausses représentations. J'éprouve l'impression du voyageur saisi par l'inquiétude au moment où il se rend compte qu'il est loin de son point de départ. Plus justement, l'angoisse du voyageur embarqué, mais dont le bateau est encore à quai. Le départ est décidé, mais il coûte. L'homme se dit : je pourrais encore descendre.

La réponse, l'unique réponse à ces questions, c'est que nous demeurons libres. Notre erreur, c'est de toujours situer notre liberté en arrière, dans un passé minéralisé. Notre erreur, c'est de croire que nous n'étions pas libres dans les circonstances qui furent effectivement les nôtres, ou que nous ne le sommes plus aujourd'hui. En vérité, si j'étais libre à 23 ans, je le suis encore aujourd'hui ; et si je n'étais pas libre à

23 ans, comment le serais-je tout à coup aujourd'hui ? Conditionné à 14 ans et à 23 ans, mais aucunement conditionné à 38 ? La vérité, c'est que mon conditionnement est autre aujourd'hui, mais il y a conditionnement de toute façon. Il s'agit toujours de se poser devant son conditionnement. Et ça, on le peut toujours, ou alors ne parlons plus de liberté et décidons à pile ou face. C'est maintenant que je réponds librement. Ou bien la liberté n'existe pas, ou bien elle est tout entière à chaque moment. La liberté n'est pas une allumette : elle ne sert pas qu'une fois. Ce qui ne sert qu'une fois, c'est la démission devant la liberté. Si nous matérialisons le passé, si nous en faisons un conditionnement nécessitant, il faudra dire que notre marge de liberté va se rétrécissant à mesure que nous vieillissons. À la mort, nous serons aussi libres que des souches. Mais non, chaque acte libre est une refonte totale de notre valeur. Dans cette refonte, le passé entre comme matière, c'est-à-dire comme ce sur quoi j'ai à appliquer une forme. Dans cette perspective, la fidélité, au lieu d'être une crampe, est une création continuelle ; et l'infidélité, au lieu d'être un retour à un certain état du passé, est un refus actuel de se donner telle ou telle forme par rapport à une valeur déjà perçue. Je ne dis pas que tout changement de direction est une infidélité : la liberté peut consister à devoir changer. Les premières valeurs perçues ne sont pas nécessairement les valeurs qui méritent d'être servies à l'exclusion de toute autre. Chaque réponse est personnelle ; chacun doit l'inventer dans l'incertitude. La liberté n'est pas confortable. Reprendre sa liberté, ainsi qu'on dit parfois, est une expression dépourvue de sens. On a toujours sa liberté avec soi ; on ne peut jamais la laisser à la porte de sa vie comme un parapluie. Nous sommes emprisonnés dans la liberté. La plupart des hommes voudraient bien être libérés de leur liberté, pourvu qu'ils en conservent le nom. Hitler disait : « Je suis venu libérer les hommes de leur conscience. » Des mots d'ordre et du travail, et tout un peuple se lève avec enthousiasme, débarrassé de sa liberté. Je tiens à souligner que la situation que j'ai essayé de décrire ne m'est pas personnelle : c'est la situation de tout le monde. La condition humaine, c'est la condition d'être libres. Il s'agit de comprendre que la liberté n'est pas en arrière, mais quotidienne ; il s'agit aussi de comprendre qu'on n'est pas libre « pour rien » : on est libre pour des valeurs. Une vie se dissout si elle n'est pas voulue comme témoignage des valeurs. Or les valeurs n'existent concrètement que si on les pose. Toute la question se ramasse à

ceci : autour de quelles valeurs décidera-t-on d'unifier sa vie ? Encore une fois, cette question-là est posée à tout homme.

Au chrétien, elle se pose à un titre spécial, puisque des propositions précises lui sont faites : il s'est engagé à témoigner du salut de Jésus-Christ. Qu'est-ce que Nietzsche demandait, sinon que les chrétiens, justement, aient l'air un peu plus sauvés ? Il avait bien vu, ce superlucide, que c'est là-dessus que devait porter leur témoignage.

Ici il faut quand même faire attention : c'est trop facile de dire aux chrétiens : ayez l'air un peu plus sauvés ! Keep smiling ! Un chrétien a le droit d'avoir la face longue. La foi n'est pas une technique d'hygiène mentale. Saint Paul dit : ne pleurez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance ; il ne dit pas : ne pleurez pas. Le témoignage chrétien, c'est le témoignage de l'espérance. Tous ne peuvent d'ailleurs pas témoigner au même point : je témoigne jusque là ; un autre témoigne un peu plus loin.

Où se situe la vie religieuse là-dedans ? De quoi témoigne le religieux, dont ne témoigne pas déjà le chrétien tout court ? Le religieux témoigne de la même chose que le chrétien ; il en témoigne autrement. Il ne fait rien que ne doit faire tout chrétien : il consacre sa vie à Jésus-Christ. Mais il peut y avoir des modalités dans cette consécration. Le religieux consacre sa vie exclusivement à Jésus-Christ.

Quel est le sens de cette consécration exclusive à Jésus-Christ, et en quoi consiste-t-elle, voilà ce que je veux dire maintenant.

Un souvenir précis me revient. J'ai 15 ans et je suis juvéniste. Chaque année, pendant les vacances des Fêtes, nous allions, en groupe, visiter Québec. Comme nous rentrions, vers le soir, je pouvais voir les intérieurs des maisons éclairées. J'imaginais la vie en dedans : la femme, les enfants, la vie de famille, toute cette douceur que symbolisait la lumière jaune qui tombait des carreaux sur la neige, d'autant

plus douce qu'elle s'affirmait contre le froid et la nuit. C'était l'image du bonheur, un bonheur humain dont je savais déjà que j'y renonçais. Je fis part de mes réflexions à un camarade. Autant que je me souviens, je n'eus guère d'écho. J'étais seul à rouler ces pensées trop graves pour nos âges. Je n'étais point triste ; j'étais grave. Beaucoup plus tard, je trouvai, chez St-Exupéry, l'expression parfaite de mon sentiment ce soir-là : « Nous sommes quelques-uns debout, parmi les sédentaires, quelques-uns debout ayant charge de la ville. Avec notre option sur Dieu." Au fond, et sur un plan purement humain, et sans doute un peu romantique, tel est mon sentiment : il faut des hommes qui veillent ; la cité a besoin de sentinelles, et conscientes de l'être. *Custos, quid de nocte ?* Sentinelle, qu'en est-il des valeurs. Et de la plus haute valeur humaine : l'amour.

Le sacrifice de l'amour humain constitue le cœur de la vie religieuse. Les deux petites pages que j'ai écrites là-dessus dans les Inso-lences sont à refaire. Jugeant ma vie comme je veux le faire maintenant, il faut que je m'explique plus longuement sur ce point.

On trouvera peut-être curieux que je souligne cet aspect de mon histoire intime ; curieux et impudique, au sens étymologique du terme. Je suis gouverné, ici, par l'idée générale, souvent exprimée, que l'histoire d'un homme c'est l'histoire de tout homme. On met beaucoup de soin à se cacher des autres, alors que le vrai problème n'est pas de se protéger, mais de communiquer. Comment, par exemple, être homme ou femme sans se situer par rapport à l'autre ? Personne, quel que soit son état, ne peut escamoter cette confrontation. On le sait bien. Je ne vois dès lors pas pourquoi j'essayerais de laisser croire que je n'ai point rencontré ce défi. On progresse d'ailleurs sans cesse dans la découverte de soi-même à l'occasion de l'autre. Ce n'est pas toujours glorieux. Et pourtant, qui peut s'aimer si personne ne l'aime ? On commence par s'aimer soi-même féroce : c'est nécessaire pour s'accoutumer à vivre ; ensuite, on ne peut plus s'aimer soi-même : on sait trop qui l'on est. L'amour humain, c'est la pitié promise. Sur la fin, peut-être qu'on pourra s'aimer soi-même de nouveau, avec un petit sourire. Tout le long, on aura été aimé par Quelqu'un qui « sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme », et qui l'aime quand même. Mais, ça, c'est un autre mystère.

Peut-être suis-je trop près de ce que je dis. Il faut un temps avant que l'eau troublée retrouve sa limpidité, et que le sable se dépose au fond. Ma vie n'a pas « déposé ». Il faut distinguer entre innocence, lucidité et limpidité. L'innocence appartient à l'enfance (je n'apprends rien à personne) ; la lucidité est une conquête de l'âge adulte ; la limpidité est la récompense de l'équilibre riche.

On pourrait dire que je me définis par le renoncement, ce qui n'est pas exaltant. Faudrait voir - on introduit en soi une immense clarté dès que l'on a vraiment renoncé. Et il faut renoncer : vivre, c'est décider, et décider, c'est couper.

Ainsi donc, le renoncement le plus radical de la vie religieuse, je le dis sans broncher, c'est le renoncement à l'amour humain. Je connais la chanson : on renonce à un bien pour un meilleur. Je ne dis pas le contraire ; je dis : et après ? Rien ne remplace rien. Ce qui est perdu est perdu. Voyez ceci : « C'est la confiance des autres qui nous permet de nous faire confiance. Mais celle des amis et des relations ne nous suffit pas. La réponse essentielle à cette question profonde, nous l'attendons d'un seul être privilégié. C'est ce qui est vécu au cours des fiançailles et du mariage : une autre me donne sa confiance inconditionnée, totale et définitive ; je puis alors et enfin me sentir en confiance profonde avec moi-même (...) Mais le religieux renonce à recevoir d'un autre être humain cette réponse fondamentale. Il ne l'attend que de Dieu seul. Dieu lui suffit. Et de fait, quelle confiance Dieu ne nous fait-il pas ? Mais cette vérité de notre vie théologique n'est guère sensible à la nature, et notre psychologie est nécessairement frustrée d'une réponse à son niveau. De là vient la tentation de compenser ce manque d'oxygène affectif par une recherche désordonnée de satisfactions à notre portée et qui conduisent à l'ambition de plaire, de réussir, de dominer, de posséder. » ⁵ Nous y sommes : Dieu ne remplace rien. Ceux qui vous le nieront se trompent ou alors ils n'ont pas beaucoup d'étendue dans le cœur et n'importe quoi, ou à peu près, les aurait comblés de toute façon.

*
* *

⁵ Supplément de la Vie spirituelle, février 1963.

Basculer l'argent et une certaine indépendance, ce n'est pas une bien grosse affaire, car ce ne sont point là les valeurs suprêmes, mais l'amour humain est la plus haute valeur humaine. Y renoncer, c'est vraiment tout risquer. S'il n'y a rien d'autre que la terre, le temps et la forme de vie que nous connaissons par ici, nous sommes les plus malheureux des hommes. Mais qu'est-ce que laisser l'amour humain ? Il faut s'expliquer ici sur ce que c'est que laisser et ce que c'est que l'amour humain.

L'absence de femme dans une vie, c'est l'absence de la compagne, l'être devant qui on aurait pu dételer. L'être à qui se dire absolument ; l'être qui aurait connu mon pas ; l'être à qui on aurait pu lire tout à coup un passage d'un livre qui nous a plu ; l'être à côté de soi quand il fait tellement beau que l'on se sent oppressé, ou qu'un air autrefois entendu s'abat tout à coup sur soi ; l'être à qui demander conseil quand les semblables n'y voient pas plus clair que soi ; l'être qui nous donne envie de renommer toutes choses. Car la 'femme est un autre monde, plus radical, plus neuf, plus accordé, que le monde des mâles.

Vous direz : tout cela est bien beau, bien mignon, mais c'est un peu rêvé. Dans la vie réelle et crottée, il y a les moments d'humeur, la maladie, les incompréhensions, les couches, les règles, le loyer, et la mort, constante menace au cœur de l'amour. Je sais tout cela ; j'ai 40 ans et je n'ai pas vécu entre parenthèses. Une seule réponse à cette objection : quand on laisse une chose, et ici, l'amour, on la laisse selon sa beauté. C'est à la beauté et à la grandeur de l'amour que l'on renonce ; c'est à l'amour réussi que l'on renonce. Là contre, l'expérience des siècles et toute la littérature sont impuissantes ; chacun croit toujours que lui, il réussira son amour ou que lui, il aurait réussi son amour. Chacun se marie pour être heureux, même celui qui sort d'un foyer sans amour.

Et puis, on renonce à lancer dans la vie de nouvelles existences. Un vieux garçon ne devrait pas parler de cela. Il s'expose à faire sourire. Et ici encore, je vois qu'on me rappelle discrètement mes illusions. Un enfant, mon brave, ça crie la nuit, ça pisse n'importe quand et n'importe où, et ça attrape la coqueluche. Je réponds qu'on ne renonce pas

aux couches et à la coqueluche ; on renonce à la confiance d'un autre être ; on renonce à assister à l'éveil d'une intelligence, aux questions immenses et qui font se fondre le cœur quand seulement on les entend rapporter par d'autres : « est-ce qu'il y aura encore des abeilles quand je serai grand ? »

Toute la question, alors, est de savoir si l'on saura attendre seul jusqu'au soir, car on est sûr qu'un jour, Quelqu'un qui connaît bien notre cœur nous répondra éternellement.

Mais pourquoi s'imposer ce délai d'attendre jusqu'au soir ? Pourquoi accepter de vivre avec ce vide, cet être en creux ? Une raison profonde, une seule : témoigner, dans la solidarité avec les pauvres, de la réalité des promesses de Jésus-Christ.

« Qui recueille aujourd'hui les pleurs des saints Innocents ? » demande saint Ambroise. Qui se sent solidaire de ces jeunes vies brisées ? Qui pense encore aux soldats de Stalingrad ? Aux prisonniers, à tous ceux que la bêtise, la maladie, la laideur, la politique, la pauvreté, ont tenus en dehors du bonheur ? Qui, sinon l'homme qui a décidé, lui aussi, de rester dehors ? Si jamais il n'y avait plus aucun homme qui se préoccupât de transmettre les valeurs qui attendent d'être reconnues, consacrées, généralisées, qui y croirait ? Si jamais il n'y avait plus aucun homme qui se déclarât solidaire de toutes les aspirations insatisfaites, de toutes les promesses non tenues, de toutes les espérances crevées, qui croirait qu'il existe une réponse ? Et si personne ne décidait de rester dehors ; s'il n'y avait, dehors, que ceux qui ont été repoussés dehors, qui croirait qu'il y a un sens pour tout le monde dans le fait d'être dehors ?

Je vois très bien qu'un malade, un pauvre, un frustré, un cocu, un mal-aimé ou un pas aimé du tout, bref, un chien battu, me dise : « Vous prétendez qu'il y a un sens et même une grâce à être chien battu. Fort bien ! Mais alors, pourquoi n'y a-t-il personne qui choisisse de l'être ? Je croirai qu'il y a un sens pour tous à l'être, le jour où j'aurai mis la main sur un homme qui aura choisi d'en être un sans y être acculé. »

En effet, c'est aux pauvres d'abord que s'adressent les promesses de Jésus-Christ. C'est devant eux et avec eux qu'il faut témoigner de la réalité des promesses de Jésus-Christ. Mais qui n'est pas pauvre de quelque façon ? Pauvre de santé, pauvre de réputation, pauvre d'intelligence, pauvre d'amour, pauvre d'argent. Aussi bien, les promesses de Jésus-Christ concernent tout le monde. Jésus-Christ est venu sauver tous les hommes : propter homines et propter nostram salutem. Le religieux se place donc d'emblée dans la situation de totale pauvreté, pour témoigner plus fortement de la réalité des promesses de Jésus-Christ. Il est là pour montrer que ces promesses sont tellement réelles, qu'elles sont déjà présentes parmi nous.

L'Église a voulu qu'il y ait des hommes et des femmes qui vivent, dès maintenant, la vie future telle qu'elle est promise à tous ceux qui cherchent Jésus-Christ, même sans le savoir. Les religieux, dans la mesure de leur générosité, vivent comme si c'était arrivé. Bien sûr, bien sûr, nous vivons cela dans la misère et la contradiction, mais enfin, les meilleurs témoignent sérieusement du sérieux des promesses de Jésus-Christ. Les religieux sont ainsi l'argument vivant de l'Église. L'Église dit au monde : il y a une vie éternelle, que vous le vouliez ou non. Cette vie éternelle vous affranchira des conditions de la vie présente : nécessité des biens matériels ; nécessité de la multiplication des âmes ; nécessité des contraintes sociales, qu'elles s'appellent lois civiles ou obéissance religieuse. L'Église poursuit : ce que je vous dis là est tellement vrai que j'ai voulu instituer des états de vie où des hommes et des femmes vivraient cette vie future dès maintenant, dans la mesure où on peut le faire dans l'état qui est le nôtre ici-bas.

*
* *

Écrire cela, qui est pourtant la vérité, me condamne, moi, et risque fort de faire sourire. N'importe ! Cet idéal est rarement atteint, mais il est nécessaire qu'il y ait toujours des hommes qui y tendent. Il y a bien peu d'hommes qui aient atteint le sommet de Hymalaya, mais il est sans doute nécessaire que des hommes l'aient foulé et que d'autres hommes, plus nombreux encore, l'aient essayé. Rien n'avancerait,

dans aucune direction, sans les forceurs. Les forceurs, la race de ceux qui veulent sans cesse reculer les frontières : frontière de la science, du sport, de l'esprit.

Mais tendre n'est pas parvenir. Saint Thomas compare la vie religieuse à une école. On entre en religion comme on entre à l'école. On n'entre pas à l'école parce qu'on est savant, mais pour apprendre ; de même, on n'entre pas en religion parce qu'on est parfait, mais pour y tendre. Notre leçon est difficile à apprendre. Avant de rigoler de nos bafouillages, pensez un peu à la difficulté de l'entreprise. Le religieux n'est pas autre chose qu'un chrétien. Il n'est même pas requis qu'il soit, au départ, un chrétien de qualité supérieure. Il est seulement requis qu'il tente de devenir le plus tôt possible ce que tout baptisé doit devenir, où qu'il soit.

Je parle de ces choses avec humilité et parfaitement conscient de mon indignité et de ma fragilité. Ma façon à moi de me protéger, c'est de me mettre à découvert.

Je sais à quel point je m'engage, écrivant ces choses. Je ne suis à l'abri de rien. Je ne suis point sûr d'aller jusqu'au bout. Les vœux que j'ai faits, sont des vœux d'homme, espère pauvre en amour. La promesse d'amour humain, porté sur les épaules mêmes de la nature et de toutes les galaxies, coule à pic très souvent, le plus souvent même, à ce qu'on me raconte. Comment voulez-vous que je sois assuré de mon amour, qui ne porte pas sur une personne de chair, mais sur un être que je n'ai jamais vu, jamais entendu, jamais touché ? je ne suis sûr de rien en ce qui me concerne ; je sais seulement que le Seigneur n'abandonne jamais le premier ceux qui le cherchent. Je dis des choses qui pourraient un jour se retourner contre moi et me dévorer. N'importe. Je dis ce que je pense ; je dis ma vérité ; je ne dis pas que je saurai vivre jusqu'au bout dans ma vérité ; je ne suis même pas assuré d'y être. Car si on découvre assez vite qu'on est passé à côté de sa vérité, quand on passe à côté, on n'est jamais absolument sûr d'être dans sa vérité, tout le temps qu'on y marche. Les vœux nous aiguillent d'emblée vers le but ; ils ne nous y transportent pas. Tout le chemin reste à faire, à quelque point que l'on soit parvenu.

S'embarquer directement pour Jésus-Christ (comme on dit : s'embarquer pour le Havre) est une aventure effrayante, car ce n'est pas un petit risque que de s'embarquer pour toujours sur un bateau qui ne doit jamais faire escale. On porte sa vie à bout de bras ; il est défendu de la poser à terre un seul instant, même quand les bras n'en peuvent plus. Mais seuls les saints ne font jamais escale.

Il y a la grâce, bien sûr. Dans le mariage aussi, il y a la grâce. Toutes les vies sont difficiles. Il faudrait mourir, ayant dit ces choses, afin de ne point se dédire. Un homme ne devrait écrire qu'un seul livre, et le publier après sa mort. Mais on se croit important, et on publie de son vivant.

Le chrétien n'est pas un homme qui aime Jésus-Christ ; c'est un homme qui croit que Jésus-Christ l'aime. Le religieux est peut-être un homme qui tente de le croire plus fermement. Ce qui compte, en effet, ce ne sont pas nos idées sur Jésus-Christ, mais les idées de Jésus-Christ sur nous ; et ses idées sur nous sont des idées d'amour : « Les desseins de son cœur demeurent tout au long de l'histoire : arracher nos âmes à la mort et les nourrir quand elles ont faim. »

Le Seigneur connaît mon cœur. Il sait toutes les hésitations et toutes les contradictions de ma vie. La vérité, c'est que je ne suis pas parti. Je me suis embarqué, mais je ne suis pas parti. Il est des vocations droites et sans repentance, des hommes qui ont coupé les amarres et qui ont pris le large en durcissant leur visage, comme il est dit de Jésus montant pour la dernière fois à Jérusalem. Mais d'autres n'ont point ce courage et cette cohérence. Ils ne coupent pas leurs amarres, ils les détachent brin par brin. À la fin, ils auront beaucoup moins choisi Jésus-Christ qu'ils n'auront refusé le reste. Seuls ceux qui ont essayé et réussi le grand départ pourraient les condamner. Mais ceux-là, ils savent ce qu'il en coûte de jouer sa vie sur une Parole, de préférer longuement et sans reprise un être qu'on n'a jamais vu. Nous ne serons pas jugés par les manuels de théologie mais par Celui qui sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme. Un amour comme celui que je porte au Christ, aucun être humain n'en voudrait. Mais le Christ nous demande de croire en son amour beaucoup plus que de lui donner le nôtre, qui n'est jamais qu'une pauvre chose. Ne sachant point ce que c'est que d'aimer le Christ, je sais en tout cas ce que c'est que son

amour pour moi. Le non dégage ; le oui engage. Je n'ai pas encore dit oui à Jésus-Christ. Mon oui se confondra sans doute avec mon dernier soupir. Mais je n'ai pas cessé de dire non au reste. J'écris ces lignes en ce cinquième dimanche après la Pentecôte avec, en tête, la collecte du jour : « O Dieu qui avez préparé à ceux qui vous aiment des biens invisibles, infusez dans nos coeurs la tendresse de votre amour, afin que, vous aimant en toutes choses et par-dessus toutes choses, nous obtenions vos promesses, qui surpassent tous nos désirs. » On parle ici de biens invisibles, et c'est là le difficile. Il s'agit de vivre comme si on voyait l'invisible. Ces biens invisibles, Jésus-Christ nous les prépare comme on prépare une surprise à un être aimé. Dans le discours après la Cène, il dit à ses amis : « je m'en vais vous préparer une place. » C'est le même mot qui revient : préparer.

Aimer le Christ, où que l'on soit, cela consiste toujours à aimer les hommes. Partout où un homme réel est réellement aimé et aidé, le Christ est aimé et aidé ; partout où un homme réel est traité avec dignité, le Christ est traité avec dignité. On peut toujours aimer le Christ de cette façon, ce ne sont pas les occasions qui manquent. À la limite, payer ses impôts, c'est aimer le Christ. C'est la façon électronique I.B.M., et perforée de laisser sa main gauche ignorer ce que fait sa main droite, comme nous le demande le Sermon sur la Montagne. L'impôt payé à Québec contribue à entretenir un foyer de vieillards en Abitibi ou au Lac-Saint-Jean.

Le monde est plein d'êtres qui aiment Jésus-Christ sans le savoir. Quand le Christ a voulu nous donner un exemple de ce que c'est que d'aimer son prochain, il a raconté l'histoire du samaritain. Le samaritain ne savait pas ce qu'il faisait, ni qu'il servirait de prototype de la charité. Il allait à ses petites affaires, il n'avait probablement pas offert sa journée au Sacré-Coeur, mais il a vu un blessé sur le bord de la route. Il n'a pas téléphoné à son ambassadeur, il n'a pas demandé son passeport au blessé, ni s'il était catholique, M.L.F. ou vacciné. Il s'en est occupé. Il s'est embarrassé de son prochain. Il a compliqué sa jour-

née à cause, de ce juif. Il a aidé le Christ. Comme cette vieille femme de Burgos, que j'ai vue, un froid matin de septembre, qui portait le sceau d'eau de sa voisine, plus vieille qu'elle.

Ces ouvriers de la Davie Ship Building ⁶ qui gagnent leur vie dans la sueur et la crasse, ils aiment le Christ. Je me promenais là récemment, pantalon bien pressé, chemise blanche et cravate noire, moi, religieux, parmi ces hommes au casque d'acier. J'en voyais un qui devait être dans la cinquantaine, maigre, le visage blafard aux rides profondes. Cet homme-là ne travaillait pas là pour rire ; il gagnait sa vie. Mais gagner sa vie est le premier commandement : c'est la plus urgente manière d'aimer son plus proche prochain : sa femme et ses enfants. Encore une fois, ce qui compte, ce ne sont pas nos idées sur Jésus-Christ, ce sont les idées de Jésus-Christ sur nous. Rien ne lui échappe. Il voit tout, il entend tout ; il entend même la prière silencieuse des situations humaines : nos journées prient pour nous, notre fatigue prie pour nous ; nos nerfs prient pour nous. Nous vivons sous le regard d'un Seigneur qui a tout connu de nos fatigues, de nos angoisses, de nos peurs.

*
* *

Dans les pages qui précèdent, j'ai essayé d'expliquer le sens de ma vie. Mais je n'ai encore donné que la signification de la vie religieuse en général. Mais le sens de la vie religieuse en général ne fonde pas la vie de frère éducateur.

J'ai déjà lu quelque part que le ver de terre, c'est un animal qui s'est donné comme tâche de bouffer la planète. Le dessein que je me suis assigné en écrivant ce livre participe de cette ambition : sans mandat,

⁶ Une compagnie qui emploie 3,000 ouvriers canadiens-français et qui s'appelle Davie Ship Building, et qui ne s'aperçoit pas de la claque qu'elle nous donne, c'est un exemple entre mille de l'épaisseur des gros hommes blonds à gros cigares. Manque de finesse. Semence de révolution. Ils se mettent à entendre quelque chose au moment où les jeunes gens en sont rendus à la dynamite.

sans outillage, sur la simple base de mon appétit de justification, je suis en train de prophétiser sur tout, alors que je sais très bien que je ne suis prophète que vers dix heures du soir, et après deux gin.

Les frères éducateurs, on se dit que c'était peut-être bon en 1817, au moment où personne ne s'occupait d'enseigner les pauvres dans les campagnes. Mais avec la scolarisation gratuite, les autobus scolaires, les écoles régionales et le ministère de mon coeur, a-t-on encore besoin de frères ?

Expliquons concrètement comment les choses se sont passées chez nous depuis toujours : un groupe d'hommes avaient décidé de consacrer leur vie à l'enseignement. Ils recrutaient à cette fin de jeunes garçons, qu'ils formaient dans des maisons qu'ils avaient construites et payées eux-mêmes. Les professeurs de ces garçons ne recevaient aucun salaire de personne. Les garçons eux-mêmes ne payaient qu'une pension minime, et, souvent, ils ne payaient rien du tout. Ce fut mon cas. Tout l'argent que ces hommes gagnaient à enseigner était ainsi réinvesti dans l'enseignement, puisqu'il servait à faire vivre les professeurs et les sujets des maisons de formation. Comme enseignants, ces hommes-là étaient, disons, de qualité moyenne. C'est l'hypothèse minimum. Il ne s'agit pas, en effet, de juger, à la lumière de 1965, la condition de l'enseignement en 1900 ou même en 1930. Un groupe d'hommes de cette sorte, je dis qu'il a rendu un immense service à la collectivité, même si on déduit les erreurs et la médiocrité.

Cette situation ne peut plus se prolonger. Nos méthodes de recrutement sont désuètes. Nos structures sont dépassées par l'évolution de la société. La preuve en est que nos effectifs fondent présentement par les deux bouts et que nous traversons une crise interne provoquée par l'insécurité psychologique et l'écroulement de nos catégories mentales. Le moment est venu de nous redéfinir. Il n'est plus question de répondre au besoin de l'enseignement généralisé, sur la base d'un recrutement « vocationnel ». Notre raison d'être se réduit-elle, alors, à n'être que des enseignants parmi d'autres ? Songerait-on à fonder une communauté religieuse de plombiers ou de chirurgiens ? On voit bien que non. Il ne s'agit pas de tout dire. Allons à l'essentiel.

La question fondamentale est la suivante : doit-il exister une éducation chrétienne ? Je parle d'éducation, je ne parle pas de système scolaire. Je demande s'il peut exister un système scolaire chrétien, ou un ministère chrétien de l'éducation, ou un ministère de l'éducation chrétienne. Poser la question, c'est y répondre. Tout ce qu'on demande à un ministère, c'est d'être juste et efficace. Ce n'est pas à l'État à catéchiser. Quand l'État catéchise, il ne catéchise pas Jésus-Christ ; il catéchise l'État.

Pour un chrétien, il n'y a pas de doute qu'il doit y avoir une éducation chrétienne. Mais l'éducation ne peut pas être assurée par des structures, bien qu'elle puisse être entravée par des structures, et de deux manières : par des structures hostiles et par des structures reposantes. Il n'y a que les chrétiens à pouvoir assurer l'éducation chrétienne : un système scolaire ne sera jamais ni plus ni moins chrétien que les maîtres.

L'autre question est la suivante : des laïcs chrétiens peuvent-ils assurer l'éducation chrétienne ? Ils le peuvent, et ils sont les seuls à le pouvoir. La même raison, en effet, qui veut qu'on ne peut pas assurer l'enseignement sur la base d'un recrutement « vocationnel », fait qu'on ne peut pas assurer l'éducation chrétienne sur la base d'un recrutement spécialisé.

Que reste-t-il donc aux frères ? Ceci : assurer, parmi les éducateurs chrétiens, le rôle que peut seul assurer un groupe. Et en quoi consiste ce rôle ? Éloignons-nous un peu pour y voir plus clair. Je serai bref, affranchi de « la funeste idée d'être -complet qui gâte tant de livres », comme dit Alain.

Le métier d'éducateur n'ira pas se simplifiant. Il deviendra de plus en plus complexe et exigeant. La civilisation du loisir est à nos portes, si la Bombe n'arrive pas sur nos toits avant. Demain, quelques hommes seulement suffiront à produire pour tous ; quelques autres seront chargés d'administrer. La terre deviendra une vaste garderie. On s'en-

nuiera copieusement dans cette pouponnière si on n'est pas instrumenté pour comprendre. Comprendre, voilà quelle sera bientôt l'activité principale de l'humanité. Virgile, interrogé sur les choses qui ne causent jamais ni dégoût ni satiété, répondit qu'on se lasse de tout excepté de comprendre. J'aimerais le citer en latin, pour la consolation des collègues classiques, mais j'ai oublié le début de la citation, je ne connais que la fin, qui est solennelle : *praeter intelligere*.

Le métier de l'avenir, c'est le métier d'éducateur. Il y faudra des hommes entièrement dévoués, car ce métier est rongeur de temps et rongeur d'âme.

Dans ce métier, l'utilité du frère est incontestable son appartenance à une communauté ne signifie rien si elle ne lui est pas instrument d'un meilleur service. Toutes choses égales d'ailleurs, nous disposons, plus que tout autre homme, d'une denrée qui deviendra de plus en plus précieuse aux hommes élus pour le service de la collectivité : le temps ; en tout cas, il serait anormal qu'il ne nous en donnât point davantage. Délivrés du « social-social », n'ayant ni femme ni enfants qui réclament notre présence (et qui, s'ils ne l'ont pas, sont frustrés d'un droit), nous avons plus de temps à consacrer au service.

Dans le monde qui vient, l'existence de petits groupes marginaux sera de plus en plus importante. Eux seuls donneront un sens à la masse homogène. C'est toujours « l'un-peu-plus » qui crée la signification. Encore une fois, la vie de frère éducateur n'a pas à se fonder en tant que vie religieuse : de ce côté-là, elle tire sa signification dans le témoignage de la vie future ; par contre, elle doit se fonder socialement. Et alors, seule l'excellence du service la fonde. C'est ici que le groupe comme tel doit nous instrumenter.

Je n'ai pas à écrire dans le détail comment cela se fera. Je dis seulement les trois conditions essentielles de cette nouvelle manière d'être frère. Elles concernent : le recrutement et la formation, l'engagement social, les structures communautaires.

Il ne s'agira plus de racoler les recrues. On sait ce que cela donne. La vie religieuse, d'ailleurs, répugne à ces méthodes. Le fondateur de toute la moinerie occidentale, saint Benoît, voulait que l'on se montrât

réticent à admettre les aspirants. Loin d'aller les chercher par la peau du cou, il ordonnait qu'on les fît attendre à la porte du monastère, afin de s'assurer, disait-il, qu'ils y venaient chercher Dieu seul. Partait qui voulait, mais n'entrait pas qui voulait.

Les quelques sujets qui auraient fait la preuve qu'ils cherchent Dieu seul, il faudrait ensuite les former longuement. Je ne parle pas ici de la formation de base, que je suppose pré-requise à l'admission elle-même, mais d'une formation spécialisée, notamment en catéchèse. Les laïcs chrétiens, pour assurer l'éducation chrétienne, doivent pouvoir compter sur des équipes de spécialistes en catéchèse. Un milieu, et ici, le milieu des enseignants en général, ne se féconde que de l'intérieur. Nous devrions être capables, comme groupe minoritaire dans l'ensemble des enseignants, d'assurer ce rôle de fécondation.

Une fois formés, les frères devraient pouvoir s'engager chacun selon sa ligne de force. Que chacun puisse chasser pour lui-même, la communauté n'étant là que comme point d'appui, lieu de régénération spirituelle. Ce n'est pas une petite chose que de pouvoir vivre avec des hommes sans devoir se préoccuper de protéger ses arrières, sans devoir sans cesse construire le « préalable ». Songez à ce mot : préalable ; ce qui doit être construit avant de pouvoir aller, avant de pouvoir continuer. Avec la plupart des hommes, on n'en est jamais qu'aux préalables ; aussi on n'avance guère.

Reste la difficile question des structures communautaires. Il me semble qu'elles doivent être redéfinies dans la ligne de l'instrument et non dans la ligne de la fin. La communauté est un moyen ; la règle est un moyen ; à plus forte raison, l'horaire est-il un moyen. Ce n'est pas l'endroit, ici, de développer davantage. D'ailleurs, je pense que c'est la vie elle-même qui nous définira. on vit comme on navigue : en tenant compte de la vague et de la pesanteur et du vent. Et de l'étoile polaire.

Je répète que je suis en train de juger ma vie ; en train de me situer ; en somme, en train de philosopher sur ma vie. Voilà pourquoi je ne peux pas ignorer notre actualité nationale. Tous nos événements tirent sur mes racines. Partout où le tissu humain est déchiré, là est la place de la philosophie. Il y a plusieurs demeures dans la maison de Sophie. Il y a place pour les grosses têtes jargonneuses, les astronautes

de l'analyse. Il y a place aussi pour des hommes comme moi, les hommes à qui il faut des conclusions pour l'action et qui se contentent d'ailleurs fort bien de conclusions provisoires. L'intelligence peut servir à bien des choses ; il me semble qu'elle doit notamment servir à vivre.

Trois problèmes majeurs se posent à nous ces années-ci ; ces problèmes ont la forme des trois besoins fondamentaux de l'homme : vivre, s'instruire, et savoir pourquoi. C'est le problème politique et, indivisiblement, économique ; le problème scolaire et le problème religieux. Nous vivons une crise religieuse ; nous sommes à opérer une révolution scolaire et nous cherchons encore comment résoudre notre problème politique et économique.

Il est assez clair que je ne me livrerai pas ici à des analyses microscopiques pour la bonne raison que je suis incapable d'innombrables précautions. Dans une mêlée, je cherche d'abord où se trouvent les hommes en qui j'ai confiance, quitte à leur demander longuement, ensuite, pourquoi ils se sont trouvés là. Par rapport aux problèmes que j'ai énumérés, je dis ici où je me situe. Je trouverai mes raisons après.

*
* *

« Ma patrie, je la sentais au fond de moi, comme une grande chose douce qui n'avait besoin pour durer de la mort de personne. » (Guéhenno)

Pour commencer j'affirme tranquillement qu'on n'est pas plus Canadien français que moi. Je suis né à 500 pieds du Lac-St-Jean. Par mon père, j'arrive de France via Charlevoix ; par ma mère, je suis un Bouchard et j'ai goûté à l'émigration « aux États ». Mais même de ce côté-là, mes racines sont au Lac-St-Jean. Je suis fils de bûcheron et de cultivateur ; fils de journalier, fils de pauvre, fils du cours public. Je suis tout cela. J'ai vécu toutes nos misères et attrapé toutes nos névro-ses. Je ne renie rien ; je ne regrette rien ; je ne maudis rien. Plutôt content, plutôt baveux. Complice, oh ! combien, de nous tous. Je nous aime, tels que nous sommes ; j'assume mon histoire, ma pauvreté, mon éducation ; j'assume notre actualité. Je sens que tout repousse derrière moi. Je suis parmi les derniers à avoir connu l'ancien Canada français et je vois sourdre l'autre, celui que nous bâtissons dans la fièvre et la confusion. Un peu « mêlé », certes, mais nullement affolé.

Me raconter, c'est raconter le Canada français. Tout homme recoupe tout homme. Je veux contribuer à nouer la gerbe ; j'établis un bilan ; j'ai conscience de représenter un point de bascule. Rien ne ressemblera plus à ce que j'ai connu. Je bascule moi-même, emportant mes racines avec moi. Car je bascule sans perdre mon assiette. « On vit de ce que l'on surmonte et non de ce qu'on vomit ». C'est Hippocrate qui disait ça, 460 ans avant Jésus-Christ.

L'une de nos caractéristiques nationales, c'est d'être un peuple qui n'a pas souffert collectivement. Je sais ce que je dis. La première partie de ce livre raconte des souffrances réelles et bien connues. Mais voyez ceci : il ne manque pas de peuples, où de nombreux individus, pour ne pas dire tous, qui ont vécu une pauvreté bien plus âpre encore que celle que j'ai décrite, et qui, par-dessus cette souffrance, ont subi des aventures collectives douloureuses. Le paysan de Corée ou du

Viet-Nam ou des Balkans, en plus de leur pauvreté séculaire et absolue, ont connu les guerres, les invasions, les occupations. Voilà ce qu'ils ont connu et que nous n'avons pas connu. Notre histoire collective est sans histoires. La conquête nous fut clémentine. Les Anglais ont été des nurses pour nous, comparés aux Russes, en Pologne ; aux Japonais, en Mandchourie aux Français, en Algérie, par exemple. J'ai connu un jeune Français qui avait « fait l'Algérie » : je ne parle pas simplement à partir des journaux ou de Jacques Berque. Nous, 14 ans après la conquête, nous commencions déjà à grignoter la domination anglaise. Nous avons de la peine à nous inventer une demi-douzaine de pendus politiques, ce qui était la ration quotidienne dans la moindre des villes d'Europe pendant la dernière guerre. Nous sommes loin des 130 ans de domination française en Algérie, et de la guerre atroce que les Algériens durent mener pendant 7 ans pour retrouver leur indépendance. Notre indépendance, à nous, nous avons commencé de la reconquérir dès 1774, et la seule guerre que nous ayons eu à conduire fut une guerre parlementaire. Les Anglais furent des nurses pour nous. Je simplifie, bien sûr, il y a un envers à la médaille, mais ce que je dis est vrai.

Nous n'avons pas souffert collectivement. Les convulsions nous furent épargnées. Nous brûlons de connaître les grandes tourmentes comme si nous pressentions que la maturité collective les exige. Je ne dis pas que non. Les aventures collectives me séduiraient assez. Mais je ne me reconnais pas le droit de travailler, fût-ce par le silence, à les rendre inévitables. Je veux, au contraire, que nous en fassions l'économie. Je ne jouerai pas le jeu de feindre que nous sommes une Algérie américaine et qu'il nous faut, comme à tout le monde, notre petite ou grande révolution. Révolution, le mot même me hérissé. Soyons concrets. Pas de révolution sans fillettes écervelées ; pas de révolution sans morts innocents. Je dis ceci à nos petits bourgeois de Montréal ou d'ailleurs, qui font joujou avec la révolution et qui invitent les étudiants à ramasser les grenades : essayez d'imaginer le moment où vous verrez une fillette éclater devant vous. Déjà, il me semble que la blessure du sergent Léjà vous a un peu fatigués, et la mort du concierge O'Neil. Léjà faisait pourtant son métier. Il faut courir les risques de son métier : un soldat tué, ce n'est pas différent d'un électricien électrocuté. Mais une fillette n'a rien à voir avec votre joujou de chapelle ardente et littéraire. Pensez à cela si vous pensez encore, car je vous

soupçonne de ne plus faire que réciter. Vous avez Cuba et l'Algérie en tête. C'est le respect inhumain qui vous gouverne. En vos petits cercles purs et abstraits, la surenchère est la loi.

Vous répondez : « Pas de révolution sans fillettes éclatées, -nous le savons aussi bien que vous, - mais ce n'est pas cela que nous voulons. Ce que nous voulons, c'est la liberté, la république, le socialisme, etc. Les fillettes, portez-les au compte des autres. Si vous refusez de mettre quelques fillettes à votre budget, vous souscrivez à l'humiliation nationale. »

C'est faux : il n'est pas besoin de grenades ni de dynamite pour être soi. Il suffit de s'armer par l'intérieur, i.e. s'instruire. Vous dites : « S'instruire coûte cher et nous manquons d'argent, parce que nous engraissons Ottawa ». Je réponds : la plus petite révolution coûterait plus cher que beaucoup d'instruction. Là-dessus, on ne me fera pas broncher. On peut faire tourner une école secondaire pendant longtemps avec le prix d'un pont que vous feriez sauter. Vous dites : « Et alors, statu quo ? Canada for ever. St. Toronto, ora pro nobis ! » Qui parle de statu quo ? N'y a-t-il rien eu de fait depuis 1960, disons ? Je sais que ça ne va pas assez vite pour vous. Pour moi non plus, remarquez. Seulement, j'aime mieux les choses que les idées. Je crois, moi aussi, que le salut du Québec passe par Québec et non par Ottawa. Je ne me sens pas marié avec Vancouver. Je ne nie pas que vous êtes pour quelque chose dans la nouvelle énergie du gouvernement québécois : il ne courrait pas autant si vous n'étiez pas là pour le piquer dans les fesses. Mais je serais machiavélique de laisser croire que je vous suis, parce que je reconnais votre utilité, le pouvoir de négociation que vous représentez indirectement. Je n'attendrai pas d'avoir enjambé le corps d'une fillette pour me dissocier de la révolution que vous cuisinez. C'est tout de suite, et selon mes tripes, que je récusé vos grenades et votre dynamite. Je n'ai vraiment aucune idée de mon courage physique, car je ne l'ai jamais essayé. Il se peut qu'il soit misérable. Ce que je sais tout de suite, par contre, c'est que je ne défends aucun intérêt personnel en parlant comme je parle maintenant. Célibataire et locataire, suffisamment instruit pour gagner ma vie n'importe où, je ne parle pas pour moi, ma propriété, ma carrière. Je suis libre et sans attache. Mettons que je parle pour les fillettes. Vous autres, vous parlez pour la République, le Socialisme et autres idées. Il faut vaincre le

respect humain pour dire ce que je dis ici. Parlant ainsi, je gagnerai peut-être les pères, les mères et quelques bourgeois, mais je perds sûrement la jeunesse, comme on dit. Tant pis ! je ne ferai pas de sur-rendre dans l'espoir de me faire applaudir aux assemblées du RIN et autre ALQ. Je tiens d'ailleurs à dire du même coup que je méprise d'avance les approbations de la propriété privée et des chanoines. Être contre la révolution, ce n'est pas bénir le CPR.

Encore une fois, je simplifie, je m'en aperçois. Je songe à une conversation que j'eus à Fribourg avec Jean Morin, militant syndicaliste de gauche. Il m'expliquait que dans certaines unions ouvrières, les griefs syndicaux doivent être présentés en anglais parce que le Head Office est composé d'Anglais. Je ressens personnellement l'humiliation de ces hommes. Il faut changer cela. « Donc, il faut la révolution. Les responsables, d'ailleurs inconscients, ne comprendront jamais tout seuls. Il faut apprendre ta langue. Tu plastiqueras après. Je ne ramène pas tout au langage, mais j'en ramène gros. Le dépendant par excellence, c'est l'enfant. Et l'enfant, l'étymologie qui nous l'apprend, c'est celui qui ne parle pas : in-fans. Voyez les dictionnaires. Il y a un cercle vicieux qui va du joual à la servitude.

Un bon nombre de Canadiens français, montréalais surtout, représentent un monde en dissolution. Parti pris est le seul morceau un peu solide qui flotte dans ce « consommé ». Doctrinaires de la dissolution et non pas artisans de l'unité. Si le Canada français a un avenir, symétriquement, ce monde en dissolution n'en a pas. Pourquoi ? Parce qu'on ne bâtit rien quand on se définit soi-même par le refus. La gauche systématique comme la droite systématique se définissent, partout dans le monde, par le refus. Le dialogue qu'ils poursuivent est un dialogue de déracinés, parce que c'est un dialogue d'hommes sans amour. Ils n'aiment rien. Parce qu'ils ont été gavés de curés et de culture littéraire, ils croient être pour Marx et pour l'économie. Ils se prennent au sérieux, mais ils ne sont pas sérieux. Quand on veut s'occuper d'économie, on ne fait pas de dissertation économique. on investit 10 ans dans l'étude. Ils ont été formés à faire des dissertations. Des dissertations littéraires. Ils continuent à faire des dissertations : des dissertations économiques et des dissertation marxistes. Ils n'ont fait que changer de clé. C'est toujours la même mélodies. Ils ont seulement changé de chanoines : au lieu de réciter les encycliques, ils réci-

tent Jacques Berque. À cause de leur formation, ils prêchent, là où il faudrait étudier. Étudier la réalité canadienne-française, étudier les maîtres, mais les maîtres actuels, ceux qui prédestinent les 10 ou 20 prochaines années et non pas ceux qui n'en finissent plus de prophétiser ce qui aurait dû arriver pour que Marx ait raison.

J'attaque nommément Parti pris parce que Parti pris est pour moi le symbole d'une mauvaise option. Il reste que j'éprouve du malaise à formuler un jugement si peu nuancé. Et pourtant, je crois nécessaire de porter ce jugement. L'origine de mon malaise, c'est que je ne connais guère ceux dont je parle ici que par leurs écrits. Il y a toujours un risque de juger des hommes avec qui l'on n'a jamais parlé, surtout s'ils sont jeunes. Je cours ce risque, disposé à réviser aussi souvent qu'il le faudra mon jugement sur les personnes, mais ferme dans mon refus de l'attitude dogmatique.

*
* *

Il y a autre chose que l'option Parti pris et qui demande plus de courage et plus d'investissement. Je ne m'adresse pas ici aux purs, aux doctrinaires. Les doctrinaires sont incorruptibles par définition. Incorruptibles, parce que la réalité ne les entame jamais. Je m'adresse à ceux qui hésitent et qui sont toujours les plus nombreux :

Notre révolution doit se faire. Voilà que moi aussi j'emploie ce mot. Mais elle se fera par de la compétence et non par de l'excitation. Elle se fera par des hommes qui sont capables d'identifier leurs amours et non par des hommes qui veulent « passer leurs nerfs ».

Notre révolution politique et économique, elle passera par la révolution scolaire. Les hommes sérieux, c'est à cela qu'ils doivent travailler. Les sociétés modernes ont plus besoin du savoir des hommes que de capitaux. Bien sûr, bien sûr, il faut de l'argent pour démarrer la machine. (On ne peut pas tout dire en même temps.) Mais il faut autre chose que de l'argent : il faut d'énergiques décisions, des hommes donnés et des jeunes qui consentent à investir quelques années dans la

préparation silencieuse. C'est tout ce qu'ils ont à investir, les jeunes, leurs années de jeunesse, sauf si on les affole assez pour les amener à investir leur chair. La richesse des jeunes, c'est précisément leurs années de jeunesse. Mais cette richesse doit être investie dans l'instruction, et non dans des aventures irréversibles, parce que globales. Quand on n'a rien à perdre, on peut bien tout jouer sur une seule carte, mais il n'est pas vrai que nous n'avons rien à perdre. Un pays sans usines, sans routes, sans ponts, un pays où presque personne n'est propriétaire de sa terre, un pays comme cela peut bien se payer une révolution. Mais ce n'est pas notre situation.

Chez nous, les moyens de production sont là. Je sais qu'ils ne sont pas à nous, mais ils sont là. Nous les prendrons quand nous serons bâtis.

L'originalité de notre révolution scolaire, c'est qu'elle ne se fait pas contre la religion chrétienne. Elle se fait au nom du réalisme et de la démocratie.

En Europe, les révolutions scolaires se sont faites contre le christianisme. Le pontificat de Pie IX y a passé. Chez nous, la révolution scolaire ne se fait pas contre le christianisme. Il y a quand même le risque que la querelle religieuse ne finisse par contaminer notre révolution scolaire. Il faudrait peu de choses pour qu'on réussisse à braquer l'opinion là-dessus ; il y suffirait peut-être le mobile de la défense des intérêts privés.

Je décris un état de fait, je ne prophétise pas sur l'issue de l'opération. Car il est bien possible, qu'au terme de l'opération, le christianisme ait été évacué. Mais alors, ce sera la faute des chrétiens et non le résultat d'une conspiration du MLF. Qu'ils se réveillent, les chrétiens de par ici, s'il y en a ; qu'ils fassent preuve d'imagination et qu'ils soient aussi amoureux de la liberté des autres que de la leur et qu'ils cherchent moins à maintenir des structures reposantes, mais stériles,

qu'à inventer les outils d'une pastorale scolaire presque entièrement inexistants.

Quand je dis que notre révolution scolaire ne se fait pas contre le christianisme, je n'ignore pas qu'il existe chez nous, parallèlement, une crise religieuse. Dans les Insolences, je disais : "Les choses sont déjà gâtées au-delà de toute apparence. Les jeunes gens à qui nous faisons la classe sont aussi loin qu'on peut l'être, sans bruit, du christianisme. Leurs idées, leurs sentiments, leurs sentiments surtout, sur l'argent, les femmes, le succès, l'amour, sont aussi étrangers au christianisme qu'il est possible. » J'écrivais ces lignes, moitié par intuition, moitié à partir de mon expérience du contact avec de jeunes hommes issus d'une région géographiquement protégée, vivant au milieu d'une population d'avant "feu l'unanimité". J'ai appris, depuis, que j'avais raison bien au-delà de ce que je croyais. J'en fus, un temps, consterné. J'en suis revenu.

Il est clair que nous vivons une crise religieuse. Crise, c'est jugement. Un jugement s'opère chez nous. Il n'est plus possible d'être catholique comme on a les yeux bleus. Chacun devra décider. Une part importante de la population basculera et a déjà commencé de basculer le christianisme. En fait, on ne bascule pas grand-chose. On rejette une caricature et même, on la rejette moins qu'elle ne fond d'elle-même. Nous découvrons ce que nous sommes : nus, dès que les structures ne nous habillent plus. Nos athées et nos affranchis sont de même qualité que nos croyants. Notre crise religieuse sera salutaire. On remarquera que je m'en tiens ici au simple constat. Pour le reste, ce n'est pas moi qu'il faut lire, c'est Fernand Dumont.⁷

Il demeure pour moi inexplicable que nous en soyons rendus là, Là, c'est-à-dire, à ce point de désintégration, à cet abîme d'ignorance religieuse même chez nos universitaires, nos étudiants. Est-ce la sanction inévitable de toute tentative de vouloir édifier une chrétienté, au sens où on l'entendait au Moyen âge ?

Congar distingue trois temps dans l'histoire religieuse : le temps de la Synagogue, caractérisé par l'Attente ; le temps de l'Église, caracté-

⁷ Fernand Dumont, Pour la conversion de la pensée chrétienne, HMH, 1965.

sé par une simple possession « en principe » ; le temps du Royaume, caractérisé par la possession parfaite. L'erreur magnifique du Moyen âge, et que nous avons reprise ici, au Canada français, fut de vouloir télescoper le deuxième temps : vouloir installer sur terre la possession parfaite, que nous ne pouvons posséder qu'en espérance. Et ainsi, nous nous serions affranchis de l'Histoire, dont toute la pédagogie consiste à nous apprendre à dire : « Venez, Seigneur Jésus ! » C'est le dernier mot du dernier livre de la Révélation.

Quand on veut télescoper le deuxième temps, on cherche à laisser croire que le chrétien connaît toutes les solutions dès maintenant, qu'il s'agisse de bâtir un système scolaire ou de juger une grève.

La vérité, c'est que le chrétien titube comme tout le monde dans le dédale des problèmes concrets. Le problème des problèmes, celui qu'il faut avoir vraiment rencontré sinon on demeure un enfant, c'est le problème du mal. (J'écris ces lignes au moment où la radio annonce une autre tuerie au Viet-Nam. Vanité de nos petits problèmes locaux, de nos petits débats de luxe, vanité de nos petites excitations. Histoire de l'homme, jusqu'à maintenant : cauchemar raconté par un fou. C'est Shakespeare, je crois, qui dit à peu près cela. Russie : 20 millions de morts ; Corée, Viet-Nam, Algérie. Des morts, toujours des morts. La plus petite idée a besoin de millions de morts pour s'engraisser.) Je parlais du problème du mal. La réponse de la métaphysique est limpide, mais la métaphysique n'atteint pas les tripes. Le père dont le fils est malade ne tire pas grand consolation de la métaphysique. On sait que Mounier avait un fils dont le développement mental s'est arrêté vers deux ans. Mounier connaissait sa métaphysique, mais dans ses lettres à sa femme, il ne convoque pas la métaphysique. Mounier était chrétien. Il savait le sens de cette souffrance. Le chrétien est le seul homme qui détienne une réponse au problème du mal. Cela me suffirait amplement pour y adhérer. Mais c'est une réponse « en espérance » ; en attendant, il faut faire tout ce qu'on peut pour reculer les frontières du mal. Il faut repousser le mal de toutes ses forces, comme tout le monde. Vient le moment où le mal est quand même là, pour tout le monde. C'est à ce moment-là seulement que le chrétien possède un mot de plus que tout le monde.

On dira que je fais de l'apologétique. C'est bien possible. Pourtant, je n'y crois guère. Quand on tourne autour de l'Église, ce n'est pas la papesse Jeanne ou l'Inquisition qui nous empêchent d'entrer. Pas plus que Staline n'empêche un jeune montréalais d'embrasser le marxisme. On cherche le Christ ou on le refuse, tout le reste n'est que prétexte ou nervosité. Règle générale, je suis agnostique, anti-catholique et nerveux 20 minutes par semaine : la durée du sermon. Je tiendrais là mon prétexte, si j'en cherchais un.

Mais pourquoi discuter ? C'est bien assez de vivre. Pauvre grand Pascal, qu'est-ce que tu m'as apporté ? Ton fameux pari, il paraît, c'est les théologiens qui le disent, que ce n'est pas un bon argument. Je m'en fous. Ce qui m'intéresse, c'est ta vie. Tes bêtes noires, Montaigne et Descartes, ils n'ont pas ta cohérence. Montaigne, maire de Bordeaux, fuyait Bordeaux où régnait la peste. Descartes, écrivait en latin, avec toutes sortes de précautions hypocrites, pour éviter l'Inquisition. Mais toi, tu te battais à découvert. Et par-dessus tout ça, tu connaissais « peu de moments de loisir et de santé tout ensemble. » Et tu es mort avec autant de sérénité qu'un agnostique, ce qui est vraiment un exploit.

*
* *

"L'histoire des hommes devient de plus en plus une course entre l'éducation et les catastrophes."

(H. G. Wells)

Une réflexion sur notre actualité nationale pointe immanquablement vers le phénomène « jeunesse ». La jeunesse fait problème, ici comme partout dans le monde. La raison est simple : l'humanité connaît pour la première fois une jeunesse comme telle. Au Canada français, on compte près d'un million de 15-25 ; aux U.S.A., 24 millions de 13-19. Inutile d'aligner davantage de chiffres. le fait est patent : l'humanité est jeune.

Qu'est-ce que la jeunesse ? Pour répondre, il ne s'agit pas d'être brillant ; il s'agit d'être clair. Par le terme « jeunesse », il faut entendre l'ensemble des individus qui, à un moment donné, dans une société, sont jeunes, c'est-à-dire âgés de 15 à 25 ans, environ. Ce terme s'applique principalement, quoique non pas exclusivement, aux jeunes célibataires, et même, aux jeunes célibataires étudiants. La caractéristique principale de la jeunesse comme telle, c'est la disponibilité psychologique et sociale.

Pourquoi l'humanité connaît-elle pour la première fois le phénomène jeunesse ? On peut donner comme raison les progrès de la médecine et de l'hygiène ; mais cette raison est elle-même un corollaire de la raison déterminante : le progrès scientifique et technique. La technique, en effet, a libéré l'homme des travaux de force qui demandaient beaucoup de bras. Une aisance relative, dans un groupe humain, est nécessaire pour qu'apparaisse une jeunesse comme telle. Dans les époques ou les pays où tous les bras sont requis pour simplement assurer la subsistance, les hommes n'ont guère le temps d'être jeunes. Chez nous, dans la génération de mon père, par exemple, on

passait directement de l'enfance à l'âge adulte, c'est-à-dire à l'obligation de gagner sa vie. « Quand l'homme est ramené à la condition misérable du rat ou du lapin, on voit disparaître les jeux », dit Alain.

L'humanité a connu depuis un siècle deux révolutions techniques : la première fut provoquée par la maîtrise de la vapeur et de l'électricité. Ce fut l'époque de l'industrialisation. L'homme était libéré des travaux de force musculaires. La deuxième révolution technique fut provoquée par la science cybernétique et électronique. Un mot la décrit : automatisation, (créé, aux U.S.A. en 1946). Cette seconde révolution technique libère l'homme des travaux de force intellectuels, comme, par exemple, les calculs fastidieux et les classifications interminables. Cette deuxième révolution est à peine amorcée, et elle va jouer de plus en plus. La société industrielle, en ce qui concerne la production, aura de moins en moins besoin des jeunes, et elle en aura besoin de plus en plus tard. La période de disponibilité entre l'enfance et l'âge adulte s'allongera donc de plus en plus. Les économistes et les éducateurs attirent sans cesse notre attention là-dessus. Dans le *Time* du 5 mars, je lis ceci : « Si un finissant de High School se demande s'il doit ou non continuer ses études, qu'il commence par réfléchir au fait que les machines, maintenant, ont une « formation » de High School, c'est-à-dire qu'elles peuvent accomplir la plupart des travaux qu'un finissant de High School peut accomplir. Et ce sont les machines qui obtiendront les emplois, parce qu'elles exigent un salaire inférieur. Une personne doit désormais posséder 14 ans de scolarité pour concurrencer les machines. »

C'est à cause de cette double révolution technique que l'humanité connaît pour la première fois une jeunesse comme telle. Ce phénomène porte d'ailleurs un autre nom : le loisir. Denis de Rougemont, dans son livre *L'aventure occidentale de l'homme*, écrit ceci : « Le loisir apparaît comme le sous-produit non prévu de la technique. » Remarquons que les Grecs désignaient par un même mot loisir et école. Le lien entre les deux réalités est manifeste, à ceci près, que le loisir déborde l'école et menacera bientôt une large proportion des adultes eux-mêmes. Rougemont dit encore : « Le problème de l'emploi du temps libre se posera donc demain par notre fait dans la réalité sérieuse et quotidienne. Mais voici le paradoxe concret : les qualités techniques, l'attitude utilitariste, l'efficacité en un mot, qui ont permis

au problème de se poser sont précisément les qualités et attitudes qui prédisposent le moins à l'usage fécond du loisir. » Encore une fois, en ce qui regarde la jeunesse en particulier, ce Problème se traduit en termes de prolongement du temps de scolarisation. Présentement, il y a une jeunesse étudiante et une jeunesse sur le marché du travail ; mais bientôt, jeune sera synonyme de scolarisé ou bien il sera synonyme de chômeur et de pensionné.

Voilà à quoi je pense quand je dis que notre révolution politique et économique passera par la révolution scolaire ou bien passera à côté. Les étudiants m'ont trouvé pépère quand je disais, en septembre dernier, compétence d'abord ! Duplessis aurait pu en dire autant, bien sûr. On a l'air plus malin quand on parle de constitution ou de grenades : « Étudiants, fondez vos cuillers pour en faire des balles. » L'uniforme est à la clé. Très peu pour moi. C'est l'uniforme ou la compétence, pas d'autre issue. On ne peut pas imaginer une émeute contre les I.B.M. La société des « computers » ne peut pas se prendre comme une Bastille. On n'y entre que par la compétence. Le reste est du trépignement d'irresponsables ou d'enfants gâtés. La reprise en nos mains des moyens de production, j'en suis, modérément et progressivement. Nationaliser une industrie, cela ne crée aucun emploi ; cela déplace seulement une bourgeoisie. C'est la technique qui crée les emplois de l'avenir et non la politique. Et les emplois de l'avenir exigeront de la compétence et non de l'émotivité. Un passeport québécois ne donnera pas d'emploi à son porteur s'il n'a pas d'abord 14 ans de scolarité derrière lui. Et s'il a la compétence, il aura son emploi : les I.B.M. ne sont pas nationalistes.

La politique, parallèlement, devra intervenir pour éviter l'embouteillage au sommet. Mais nous avons tous les moyens pour le faire ; il suffit de les utiliser. Mais où sont les hommes ? Ce ne sont pas les textes qui nous paralysent, c'est notre pauvreté en hommes. Nous faussons le problème en pleurnichant sur notre statut de colonisés, au lieu de prendre notre destin en charge, Il est plus vite fait de poser une bombe que de maîtriser la syntaxe française.

Ceci dit, il reste que le phénomène jeunesse provoquera un bouleversement dans le dialogue humain. Les rapports humains obéiront de plus en plus au schéma jeunes-adultes. Autrement dit, la polarisation

bourgeoisie-prolétariat sera remplacée par la polarisation jeunes-adultes. Le dialogue humain sera de plus en plus dominé par les facteurs biologiques et psychologiques, et de moins en moins par les facteurs économiques.⁸

Le dialogue jeunes-adultes n'est pas encore structuré, mais il se structurera. Voilà pourquoi je m'intéresse au mouvement de structuration du monde étudiant. Présentement, le dialogue est presque nul. La jeunesse est orpheline ; orpheline de modèles et orpheline de structures. Ici encore, il faut essayer de mettre la main sur la raison profonde. Et la raison est celle-ci : la liberté nous a tous surpris par derrière. L'humanité tend depuis le début à la liberté. Objet de désir, la liberté apparaît infiniment désirable. Dès qu'elle répond - présente ! elle terrifie, comme la mort. Je verrais assez qu'on remplace, dans la fable La mort et le bûcheron, le mot mort par le mot liberté. Tout le monde, les jeunes surtout, sont affolés par la soudaine liberté qui nous tombe dessus, comme un roi dans une mare aux grenouilles. On se dépêche d'aller porter sa liberté toute neuve sur les autels des obédiences à la mode. Passé le cléricalisme, on court, menottes aux poignets, se ranger sous de nouvelles pressions tout aussi dogmatiques. Il n'y a pas si longtemps, on trouvait confortable de se rendre au ciel en rang et en silence ; maintenant, on se rend aux consulats en foule et en hurlant. C'est à l'école qu'il faut se rendre, n'importe comment.

L'humanité est parvenue au seuil d'une nouvelle naissance ; de nouveau, elle hésite en face de la liberté, et il est normal que ce soient les jeunes qui vivent le plus intensément cette hésitation. Leur malaise, c'est l'inconfort de la liberté dans un monde vide de témoins.

Jusqu'à maintenant, l'humanité syllabait la matière comme un écolier syllabe son premier livre de lecture ; désormais, l'humanité sait lire presque couramment ; elle est prête à entreprendre son cours secondaire.

La liberté n'est pas un cadeau ; elle est une tâche. Pour reprendre le titre d'un ouvrage de Georges Auzou, nous pourrions dire que l'humanité est appelée de la servitude au service ; on s'attendrait à lire : de la

⁸ J'emprunte cette idée à M. Marcel Rioux. Cf. Quartier Latin, 18 mars 1965.

servitude à la liberté ; mais, en fait, la liberté est service ; service des valeurs.

L'hésitation, et même la panique devant la liberté, peut conduire les hommes à se réfugier dans des structures, mais les structures confisquent rapidement la liberté. Encore une fois, la liberté ne s'apprend que des hommes libres. Si éduquer, c'est libérer, il est clair que l'éducation exige des témoins. Le maître, qu'il s'agisse des parents ou des professeurs, doit être le témoin des valeurs. Le témoin n'impose rien ; il s'engage et il engage les autres à s'engager : il les accule à leur liberté.

Je cite maintenant un passage peu connu d'une revue où je trouve parfaitement décrite la situation des jeunes dans nos sociétés techniquement évoluées :

« Jamais jusqu'à présent dans l'histoire, les jeunes n'ont eu autant de perspectives de différenciations ouvertes devant eux. Où ils vivront, où ils travailleront, combien de fois ils changeront d'emploi, ce qu'ils croiront, avec qui ils s'associeront, et jusqu'à quel point ils se laisseront entraîner dans des problèmes, rien de tout cela ne peut être déterminé, ni par la famille ni par l'Église, ni par l'employeur, ni par le parti, ni par la tradition. Le malaise ressenti par les jeunes n'est pas d'avoir leur avenir tracé à l'avance par la société ou par quelque organisme auquel ils sont liés, mais c'est d'avoir un avenir ouvert devant eux, c'est de ne pas avoir assez de conseils ; c'est, en somme, d'avoir trop de possibilités. Ils doivent même choisir leur propre échelle des valeurs, leur propre mesure de ce qui constitue une vie humaine. Mis en face d'une si grande variété de choix, dont aucun ne force leur consentement, ils souffrent d'ennui et d'hésitation.

Toutefois, les racines de ce malaise sont foncièrement saines, valables, dignes d'éloge. Le mal provient de l'avènement trop subit de cette liberté même vers laquelle la race humaine n'a cessé de tendre. La liberté, comme Dostoïevsky l'avait prédit, est un fardeau si effrayant qu'il y en a bien peu qui peuvent le porter. Les jeunes sont encombrés par cette liberté, car leurs aînés sont incapables de leur enseigner la manière de s'en servir. Toutes les tentatives faites pour restaurer un « sens des valeurs », un « esprit communautaire », ne consti-

tuent en somme que des pas en arrière, marquant un retour vers les pressions sociales elles-mêmes dont les jeunes se sentent affranchis. Le fait que la liberté soit terrifiante nous a tous surpris. Mais il faut bien comprendre qu'une pareille liberté, à une si grande échelle, est toute nouvelle sur la surface de la terre, et très peu de générations jusqu'ici avaient su ce que c'était que de naître avec elle. Il n'est pas étonnant qu'en maints endroits, les nouvelles générations paraissent déjà plus âgées qu'elles ne le sont en réalité. » (Concilium, janvier 65, p. 82).

Nous avons gaspillé beaucoup d'énergie, depuis quatre ans, à débattre des problèmes de Byzantins. Le dernier de nos problèmes de société (comme on dit : jeu de société), c'est le rapatriement de la constitution. Ça me rappelle un vieux film : *Passeport to Pimlico*. L'action se passe à Londres, après la guerre. Dans les ruines d'une maison bombardée, on avait découvert un vieux document datant de la conquête normande en Angleterre. Ce document établissait qu'un quartier de Londres était en fait territoire français, puisque la charte de cession n'avait jamais été abolie. Or le rationnement, en Angleterre était très sévère. Les habitants du quartier décidèrent donc de se prévaloir de leur appartenance à la France. On imagine les cocasseries. L'une des meilleures se produisait quand un homme disait à sa femme, avant de partir pour son travail : « Je prends l'autobus pour l'Angleterre. » Il y en a qui rêve du jour où un ouvrier de Hull traverserait l'Outaouais pour aller travailler au Canada, exactement comme un habitant de Westmount monte dans sa Rolls-Royce pour se rendre au Québec.

Pendant que certains hommes se battent les flancs pour se faire croire qu'ils sont colonisés, d'autres s'en vont tranquillement à Paris, signer des accords internationaux, comme s'ils étaient des présidents de républiques. Je préfère ces derniers. C'est ce que j'appelle aimer mieux les choses que les textes bien léchés. Il nous faut apprendre à faire les choses sans constitution. Écrire après.

Comment formuler l'essentiel de ce que je pense de notre actualité nationale ? Essayons ceci : éclusée depuis deux siècles (je simplifie), notre vie nationale a rompu l'embâcle en 1960. Ce fut la débâcle. Toutes nos grandes institutions furent mises en procès. Elles perdirent.

Bon. Et après ? Il y a une fin à mettre en accusation la religion, le système hospitalier, le système scolaire, le système judiciaire, le journalisme. Que voulons-nous vraiment ? Je dis : que voulons-nous vraiment et quel prix sommes-nous disposés à payer ? Car il y aura présentation de la facture, un bon jour. Nous découvrons déjà que l'instruction gratuite, c'est encore de l'instruction chère. Nous voulons vivre en français, ce qui implique l'autonomie politique et économique. Nous voulons la dignité nationale. Mais la dignité ne se réclame pas. La dignité n'est pas une constitution enfermée dans un coffret anglais.

Il faudrait, maintenant que nous avons bien parlé, bien réclamer ; maintenant que nous nous sommes bien psychanalysés collectivement sur le sofa du journalisme, identifier clairement les moyens pratiques d'atteindre le but que nous visons. Ces moyens se ramènent à un seul : l'acquisition de la compétence. Le fait est indiscutable : le travail se déplace vers le secteur des services. On dit que bientôt 75% de la main-d'oeuvre sera affectée aux services. Mais encore une fois, les emplois du secteur des services exigent une longue scolarité, de l'organisation, de la discipline. On pourrait me faire dire que je ne crois qu'aux I.B.M. Ce serait une blague : les I.B.M. sont pour moi un symbole, le symbole d'une société où l'activité principale sera de comprendre ou de s'ennuyer. On n'a pas encore trouvé d'autre moyen, pour arriver à comprendre, que de s'asseoir et d'étudier. C'est là que les jeunes doivent investir leur seule richesse spécifique : quelques années de disponibilité. Les adultes eux-mêmes devront d'ailleurs retourner à l'école. Quant à savoir qui décidera des structures politiques et économiques, nous en reparlerons dans quelques années. Nous serons à ce moment-là capables d'en parler sans devoir recourir au chantage : du français ou des bombes.

Je ne prétends pas posséder de secret magique, mais je crois avoir identifié la mauvaise option : la solution globale, qui est une solution littéraire, littéraire de chapelle ardente. Je crois aux I.B.M. et à la santé. Je ne crois pas aux petits bourgeois bourrés de complexes qui veulent convoquer la nation à régler leurs problèmes personnels. Pour se sentir « pur intellectuel de gauche », la condition nécessaire, c'est d'être né dans la bourgeoisie. C'est à cette condition seulement qu'on peut se forger une nouvelle nature en reniant féroce l'ancienne. Mais quand on est né dans la pauvreté, on n'a pas besoin de renier sa

naissance pour se guérir de la culpabilité d'être né bourgeois et d'avoir fait son cours classique.

Passé trente ans, on n'est plus jeune, inutile de se leurrer. Infinie tristesse de ces adultes qui mendient leur place dans la jeunesse. On fausse tout le monde avec cette mentalité. On laisse croire que la jeunesse est une valeur absolue. La valeur absolue, ce n'est pas la jeunesse, c'est l'accomplissement. Qu'on ne fasse surtout pas de bouffonnerie sur la « jeunesse d'esprit ». À 40 ans, et souffleux, on se rabat sur sa jeunesse d'esprit. Pourquoi ce cramponnement à une valeur relative ? Si l'âge n'apporte rien, la jeunesse, symétriquement, n'a pas de sens. Car enfin, on ne peut pas s'installer dans sa jeunesse.

Quoi dire aux pépères ? Ceci : croyez en votre âge. Les jeunes ont besoin de vous, tels que vous êtes. Des copains et des copines, ils en ont plein les rues et plein les salles de cours. Ils savent plus de chose que vous en physique, en chimie et en littérature, c'est évident. Mais ils sont moins avancés que vous par rapport aux problèmes fondamentaux. Être contemporains de la physique nucléaire ne confère aucune avance à la jeune fille ou au jeune homme confrontés, par exemple, au problème de l'amour. Écoutez les chansons : le rythme a changé, mais non point l'inspiration. Françoise Hardy raconte la même chose que la Rina Ketty de ma jeunesse. C'est toujours la même émouvante fringale, car elle est émouvante et non point méprisable.

Il est faux de dire que les jeunes ne respectent pas l'autorité. Autorité vient de auteur. L'étymologie dit assez que l'autorité est phénomène d'esprit. L'esprit est premier partout ou il n'est rien. Esprit, c'est liberté et justice. Personne n'a d'autorité s'il n'est serviteur de l'esprit. La crise de l'autorité, c'est la crise des valeurs. Les jeunes sont purs, mais ils sentent qu'ils risquent de faire comme tout le monde. Ils cherchent désespérément des preuves, plus haut, que l'esprit existe. Si vous avez vieilli, si, en tout cas, vous avez duré au service de l'esprit, vous avez de l'autorité. « L'âge est respecté partout, et très exactement, dit Alain, dès que le pouvoir ne déshonore pas l'âge. »

*
* *

Un homme qui aura bientôt 40 ans, sent le besoin de faire le point. Qu'ai-je fait de ma vie ? Où en suis-je dans la quête de mon unité ? On naît multiple, on meurt un, paraît-il. Encore un coup, où en suis-je ?

Au passif, une enfance plutôt malheureuse. Je fus un enfant de la Crise, comme d'autres, ailleurs, les enfants de la Guerre. Très tôt déchiré, on devine un peu pourquoi, j'en contractai un vague sentiment de culpabilité. Il faut punir les coupables. Je m'exécutai. Nous commençons tous par subir les circonstances, puis, à partir d'un certain point, difficile à localiser, mais qu'il faut poser dans l'enfance, nos événements se mettent à nous ressembler. Le destin ne nous attend pas comme un amoureux au coin d'une rue ; on court après. J'ajoutai donc mes propres errements aux erreurs dont j'avais été la victime. On ne sort pas intact d'un tel combat. Personne ne vit « pour rire ». Il n'y a pas d'expérience « pour voir » dans une vie humaine. Les factures se payent comptant et il n'y a pas de comptoir d'échanges.

Mais je suis sans amertume. Je me dis que les pédagogies parfaites ne fabriqueraient sans doute que des insignifiants, comme les hygiénistes intégrales fabriquent les enfants pâles. Le malheur, comme la crasse, vaccine. Certes, je ne me présente pas comme un modèle de sérénité et d'équilibre, mais je me donne le témoignage d'avoir à peu près réussi à tenir mon attelage en main. Ma lucidité m'a sauvé, à la longue, car les ravages ne commencent qu'au moment où nos bêtes intérieures cessent d'être vues pour ce qu'elles sont : des bêtes. Bien sûr, on dépense beaucoup d'énergie à se maintenir en ordre, mais l'ordre ainsi conquis est plus riche que s'il était donné tout fait. Avoir été longtemps multiple est peut-être la condition pour être enfin un avec richesse.

Au chapitre des compensations, il faudrait donc, et ce n'est pas un paradoxe, mentionner les circonstances mêmes dont je viens de dire qu'elles furent erratiques ou négatives. J'ai déjà dit que j'étais une espèce de chanceux. La pauvreté est une chance, la maladie aussi, quand on en sort ! Et que dire de l'instruction, richesse absolue, inaliénable ? Nos malheurs, ce que nous appelons nos malheurs, nous arrivent dans le cadre de bienfaits irrécusables : on ne conçoit aucun moyen de mériter l'existence, d'avoir été racheté par Jésus-Christ et baptisé. Quant à la vie religieuse, je lui dois le meilleur et le pire de ma vie, puisque c'est dans les rangs de ma communauté que j'ai accédé à l'âge d'homme. Que serais-je devenu si, à 15 ans, je n'étais pas entré au juvénat ? Ou si, plus tard, j'avais changé ma voie ? Aucun moyen de le savoir, absolument aucun. Le possible, une fois réalisé, devient nécessaire. Ce que je suis devenu, il est maintenant nécessaire que je le sois. Pourquoi feindrais-je d'être un chien battu si je ne me sens aucunement chien battu ? Je n'ai pas non plus le goût d'afficher une auto-satisfaction que je ne possède pas. Je suis comme je suis, i.e. au nombre des privilégiés, tout compte fait. J'ignore l'amertume et l'esprit de révolte. L'indignation n'est pas la révolte. Ma nature, c'est l'allégresse ; je dis ma nature, mon fond, car, superficiellement, je suis assez mobile, assez vulnérable et j'ai souvent la face longue. Mais il suffit de peu pour faire jaillir l'allégresse : une fillette qui boit à une fontaine, ou un ouvrier qui pisse debout contre un mur avec un air d'éternité.

La vérité des souvenirs, c'est que la réalité y est époussetée. Le vécu est toujours recouvert de poussière, la poussière des circonstances insignifiantes, mais qui grèvent quand même la beauté des choses : cette journée fut belle, oui, mais la température fut un peu fraîche vers le soir ; ces retrouvailles furent douces, mais il fallut surmonter quelques moments de gêne et apprivoiser nos pudeurs : on ne se retrouve pas d'emblée. Le souvenir, lui, décante cette poussière. C'est la beauté des morts. J'ai décanté mon enfance dans ce récit. La vérité de ma mère et de mon père, c'est ce que j'en dis ici. Le reste est in-signifiant. Privilégier l'in-signifiant, c'est choisir l'enfer. L'Écriture, en effet, met cette parole dans la bouche des condamnés « ergo erravimus ; nous nous sommes donc trompés » Nous avons jeté l'ancre dans l'in-signifiant.

Mais la richesse d'une vie d'homme, ce sont ses amis. On parle d'amitié ; on dénombre ses amis -. J'ai de bons amis, qu'on dit. Je l'ai dit moi-même. Mais Pascal : « je pose en fait que si les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde ». Mais Péguy : « L'amour est plus rare que le génie, et l'amitié, plus rare que l'amour » Et la courbe de Gauss nous apprend, par ailleurs, que les génies ne courent pas les rues. Et Alain : « Humaine fourrure, qui seule tient chaud, le tyran n'est pas assez riche pour la payer ». Malgré Pascal, malgré Péguy, je prétends avoir des amis. C'est ma richesse. Je n'en mérite aucun, car je suis un mauvais ami, prompt à douter. Je ne m'explique pas pourquoi j'ai levé ces amis sur mon passage, comme un braconnier lève des chevreuils. Je ne compare pas mes amis à des chevreuils, mais je me fais l'impression d'un braconnier : j'ai levé des amis que je n'avais pas le droit, i.e. le mérite de lever. Mais ils sont là. Nous nous sommes dits ensemble. Nous avons parlé, parlé, c'était toujours nouveau. Il n'y a que l'homme pour l'homme. Quand saint Thomas aborde la vie du Christ, dans la somme théologique, il intitule cette section : *De modo conversationis Christi*. Je sais, je sais, « conversationis » veut dire plus que conversation, mais ce mot implique conversation au sens le plus riche du terme. Ainsi donc, les grands moments de ma vie furent des conversations avec mes amis. À cause de ces moments parfaits et de la plénitude du souvenir, j'aime vivre. J'aime le soleil et le steak haché, j'ai aimé les fontaines de Rome et de Fribourg, et les moineaux qui s'y abreuvaient en même temps que les graves fillettes ; j'aime le Lac-St-Jean et le boulevard Métropolitain. Si seulement j'avais le foie en meilleur état, je serais aussi amusant qu'une Joutre. Je voudrais avoir inventé cette phrase de Bernanos que je ne peux que répéter : « Quand je mourrai, vous direz au doux royaume de la terre que je l'ai aimé beaucoup plus que je n'ai su le dire. ». Et Bernanos avait connu deux guerres.

Je disais au début de ce volume : il n'y a que l'homme pour l'homme. Je le maintiens. Mais les hommes trouvent leur signification dans le Christ. Supprimez le Christ, nous ne sommes plus que des bêtes mortelles et dont l'immense majorité aura vécu sous le signe de l'injustice. S'il n'y a pas une surprise formidable pour tous les disgraciés, les infirmes, les malades, les pauvres, les chiens battus, depuis les galériens qu'on ramassait au hasard, jusqu'à cet ouvrier que j'en-

tendais l'autre jour sur le traversier de Lévis dire à son camarade : « Je n'en peux plus » ; s'il n'y a pas une surprise pour eux tous, si toute cette souffrance, qui ignore jusqu'à son nom, ne se réveille pas un jour sur l'épaule de Jésus-Christ, il n'y a pas de justice, et Simone de Beauvoir a raison, malgré sa gloire, sa culture, sa santé, son argent, de se dire flouée : c'est le mot qui termine le dernier volume de ses mémoires. Mais Simone de Beauvoir se trompe : il y a Jésus-Christ.

Dès maintenant, je peux le dire, et c'est la source de ma paix, je ne dis pas de ma joie : quand je mourrai, j'aurai toujours parlé de Jésus-Christ avec dignité et quelquefois avec amour. Mais je n'aurai fait que parler. D'autres vivent leur amour dans le silence et plusieurs, sans même le savoir.

« On n'est jamais tenu d'écrire un livre », disait Bergson. Je précipite la publication de celui-ci. Qu'est-ce qui me pousse ? Je sais que cet ouvrage est inachevé. Il aurait fallu, par exemple, que je me plonge vraiment dans notre histoire récente ; que je relise les journaux des trente dernières années. Je ne l'ai point fait ; je n'ai eu recours qu'à ma mémoire. Au fait, notre histoire exige-t-elle d'être rassemblée ? De 1927 à aujourd'hui, nos grands événements collectifs furent la Crise et la guerre de 39-45. La Crise, je l'ai vécue et je m'en souviens. La guerre, elle ne fut point, pour nous, une tragédie. Notre histoire est éclusée depuis deux siècles ; ce n'est que depuis cinq ans que les vannes sont ouvertes et voilà pourquoi nous charrions tant. Nous ne fûmes point heureux et pourtant, nous n'avons point connu de tourmentes collectives. Faut-il qu'une nation, comme un individu, connaisse des tourmentes pour mûrir ? J'espère toujours que nous ferons l'économie des grandes secousses. Suis-je pessimiste ou optimiste ? Ni l'un ni l'autre, n'étant ni un imbécile triste ni un imbécile heureux. Trop vieux pour être malheureux, encore trop jeune pour douter sérieusement de l'action, je me sens parieur. Je parie pour nous : ce n'est pas scientifique, c'est détaché. Pourtant, on ne parie pas sans vibrer.

Et maintenant, cautionner ce que l'on a exprimé. Si l'on n'a pas voulu attendre d'exprimer ce qu'on a vécu, on se condamne à vivre ce qu'on a exprimé. On l'a peut-être d'ailleurs exprimé pour s'acculer à le vivre. On s'est donné à soi-même rendez-vous dans l'avenir. On a balisé son chemin : je passerai là et là.

Seul l'esprit décrète l'unité ; la nature, elle, ne s'intéresse qu'aux naissances. Gabriel Marcel a dit que « la personne est le lieu de la fidélité ». La vocation est tout ensemble rétrospective et prospective. Je dis : vocation, n'importe laquelle. Tous les choix sont bons si on les décrète bons : il n'est personne qui n'ait regretté, un jour ou l'autre, son choix ; il faut décréter : on est là pour ça. Décider n'est pas flamber, c'est maintenir. Toute vocation comporte une part de souvenirs, l'identification des minutes de vérité que l'on refuse de considérer comme des illusions. N'importe quoi, ou presque, peut tolérer deux lectures. C'est à chacun à décider la lecture qu'il fera de son passé, puisque le passé demeure plastique et se prête à l'introduction rétroactive de la liberté. On peut au moins sourire, dernière occasion de se détacher. Seul l'esprit décrète l'unité.

Au lieu des Nombres, ch. 22, on raconte l'histoire de l'ânesse de Balaarn, qui sauva son maître en s'arrêtant en chemin et en lui rappelant son enfance.

Ainsi j'ai fait, ânesse de moi-même.

Québec - Rome - Fribourg - Québec
1961-65